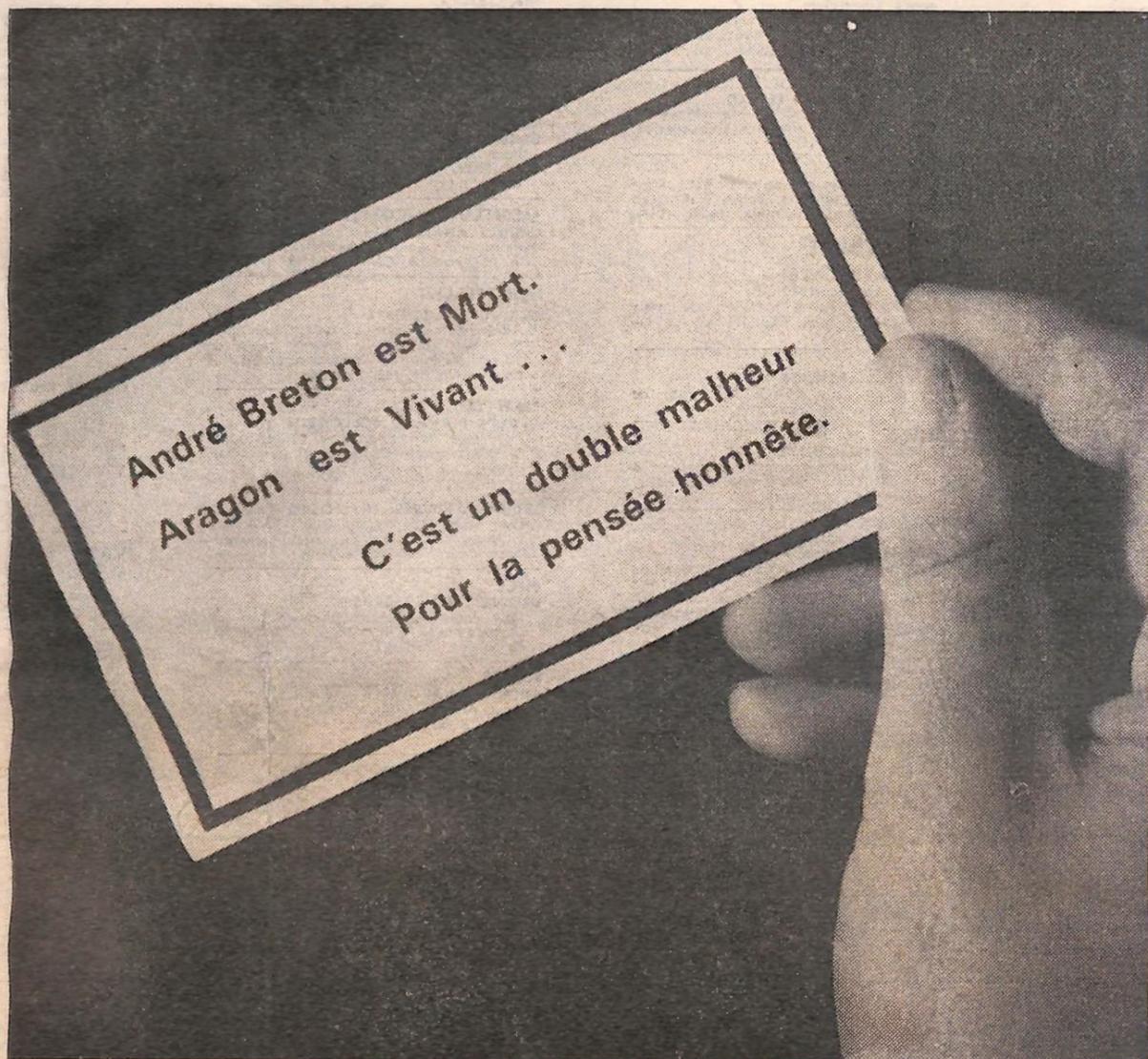


Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 126 Novembre 1966 • 2 F



HONGRIE, SOLEIL LEVANT

La presse mondiale dispose de spécialistes pour tirer les conclusions politiques des récents événements et commenter la solution administrative par quoi l'O.N.U. ne manquera pas de sanctionner la défaite du peuple hongrois. Quant à nous, il nous appartient de proclamer que Thermidor, juin 1848, mai 1871, août 1936, janvier 1937 et mars 1938, à Moscou, avril 1939 en Espagne, et novembre 1956 à Budapest, alimentent le même fleuve de sang qui, sans équivoque possible, divise le monde en maîtres et en esclaves. La ruse suprême de l'époque moderne, c'est que les assassins d'aujourd'hui se sont assimilés le rythme de l'histoire, et que c'est désormais au nom de la démocratie et du socialisme que la mort policière fonctionne, en Algérie comme en Hongrie.

Il y a exactement 39 ans, l'impérialisme franco-britannique (1) tentait d'accréditer sa version intéressée de la révolution bolchevique, faisant de Lénine un agent du Kaiser; le même argument est utilisé aujourd'hui par les prétendus disciples de Lénine contre les insurgés hongrois, confondus, dans leur ensemble, avec les quelques éléments fascistes qui ont dû, inévitablement, s'immiscer parmi eux. Mais en période d'insurrection, le jugement moral est pragmatique: **LES FASCISTES SONT CEUX QUI TIRENT SUR LE PEUPLE**. Aucune idéologie ne tient devant cette infamie: c'est Gallifet lui-même qui revient sans scrupule et sans honte, dans un tank à étoile rouge.

Seuls de tous les dirigeants « communistes » mondiaux, Maurice Thorez et sa bande poursuivent cyniquement leur carrière de gitons de ce Guépéou qui a décidément la peau si dure qu'il survit à la charogne de Staline.

La défaite du peuple hongrois est celle du prolétariat mondial. Quel que soit le tour nationaliste qu'ont dû prendre la résistance polonaise et la révolution hongroise, il s'agit d'un aspect circonstanciel, déterminé avant tout par la pression colossale et forcenée de l'Etat ultranationaliste qu'est la Russie. Le principe internationaliste de la révolution prolétarienne n'est pas en cause. La classe ouvrière avait été saignée à blanc, dans sa totalité, en 1871, par les Versaillais de France. A Budapest, face aux Versaillais de Moscou, la jeunesse — par-delà tout espoir rebelle au dressage stalinien — lui a prodigué un sang qui ne peut manquer de prescrire son cours propre à la transformation du monde.

(1) Qui vient de donner sa mesure en Egypte, selon ses techniques les plus éprouvées.

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Prochaine réunion du groupe, samedi 5 novembre à 17 h précises, 110, passage Ramey, Paris (18^e). Ordre du jour important. Le quart d'heure du militant sera assuré par Michel Cavalier. Permanence du groupe chaque samedi, de 17 h à 18 h, 110, passage Ramey, Paris (18^e). Pour tous renseignements, téléphoner à ORN, 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE JULES-VALLES
Réunion chaque semaine dans le 13^e arrondissement et vente du journal tous les dimanches, rue Mouffetard.
Pour tous renseignements, écrire à Dominique JOUBERT, Poste Restante 101, Paris (13^e).

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures.
Pour tous renseignements, s'adresser : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE EUGENE VARLIN
Formation d'un groupe anarchiste au Quartier Latin. Réunion chaque semaine. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE ALBERT-CAMUS
Pour tous renseignements, écrire à Ramon FINSTER, Poste restante 23 bis, PARIS (13^e).

REGION PARISIENNE
ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BANLIEUE SUD DE PARIS
GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BOULOGNE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

CORBEIL
Formation du Groupe Anarchiste EMILE HENRY, à CORBEIL et aux environs. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

MONTREUIL-SOUS-BOIS
GROUPE CERCLE D'ETUDES ET D'ACTION LIBERTAIRE
Prochaine réunion mercredi 5 octobre, à 21 heures, Salle du Balto, 182, rue de Paris, Montreuil. Métro : Robespierre.

NANTERRE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3 rue Ternaux, Paris (11^e).

NOUVEAU GROUPE GROUPE SISYPHE
Jeunes Libertiaires
Revue - Réunions - Discussions.
Pour tous renseignements : écrire à RIESEL, B.P. 47, 92-Saint-Cloud.

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

YERRES
Formation d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

PROVINCE
ANGERS-TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLANCHERE, route de Grillon, Valréas (Vaucluse).

AMIENS
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à R. CHOQUET, 99, route de Paris, 80-Dury-les-Amiens.

BORDEAUX
GROUPE ANARCHISTE
« SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à : Ph. JACQUES, 21, rue Matignon, BORDEAUX.
Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartrons, BORDEAUX.
Pour les J.L. : 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE
GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GRENOBLE
Pour GRENOBLE et les environs, écrire : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e), qui transmettra ou correspondant local.

LENS
Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20, n° 13, Lens (P.-de-C.).

LILLE
GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

LORIENT
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h 30 à 19 h.
Pour tous renseignements écrire groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Larrivé, LYON (3^e).

GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE-CENTRE**, **MARSEILLE-ST-ANTOINE**, **JEUNES LIBERTAIRES**, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, Moncé-en-Belin (Sarthe).

MONTLUÇON-COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le dernier samedi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallat, Montpellier.

NANTES
GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique).

GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

NICE
GROUPE ELISEE-RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, bd de la Madeleine, 06-NICE.

NIMES
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

POYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris 11^e).

LORRAINE
THONVILLE - METZ - NANCY
GROUPE SACCO-VANZETTI
S'adresser à PIRON Louis, 19, promenade Leclerc, Thionville.

NORMANDIE
GROUPE LIBERTAIRES DE L'EURE
EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE DU CALVADOS
Pour tous renseignements, s'adresser à J.-P. BELLIARD, Ecole à Courson, par St-Sever (Calvados).

GROUPE LIBERTAIRE DE LA SEINE-MARITIME
LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO - GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, Rouen (Seine-Maritime).

ILLE-ET-VILAINE
GROUPE ANARCHISTE
Sections à RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON.
Ecrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, Rennes (I.-et-V.).

SAINT-ETIENNE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Froydure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16, rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG
GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulin, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

VAR
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtine, 83-Ollioules.

BELGIQUE
BRUXELLES
GROUPE SOCIALISME ET LIBERTE
Pour tous renseignements, s'adresser 2E, avenue des Droits-de-l'Homme, Bruxelles-7.

LIEGE
GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).

MILITANTS de la F.A. à votre gala jeudi 10 novembre, Jacques BREL (voir programme) (complet page 14)

Activités des groupes

Cours de formation anarchiste organisés

par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18^e)
tel. : ORN, 57-89
et cours de formation d'orateurs.

Programme du mois de novembre :

Jeudi 3 novembre : F. Pelloutier, par Roger Hagnauer.

Jeudi 17 novembre : F. Pelloutier, par Roger Hagnauer.

Jeudi 24 novembre : Cours de formation d'orateurs par M. Laisant.

Premier cours du mois de décembre :

Jeudi 1^{er} décembre : L'Internationale et la Commune (1^{re} partie) par J. Malton.

Tous ces cours ont lieu au local du groupe, 110, passage Ramey, Paris (18^e). Pour tous renseignements, écrire ou téléphoner à ORN, 57-89. Les cours commencent à 20 h 30 précises.

RENCONTRE REGIONALE A MARSEILLE

Le samedi 12 et dimanche 13 novembre 66

Samedi 12 novembre à 18 h 30 :
Compte rendu moral et financier du CAMPING INTERNATIONAL.
Projection de FILMS tournés pendant le camping.

Dimanche 13 novembre :
Rencontre proprement dite.
L'ordre du jour sera envoyé par le Comité de Liaison.

CAMARADES !

Dès à présent, retenir ces dates et envoyer vos propositions.
Pour aider le Comité de Liaison dans l'organisation de cette rencontre, n'oubliez pas le C.C.P. : BIANCO René, 38-31-61 Marseille... Merci.

F.A. TRESORERIE

Militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie.

Cotisation minimum : 2 F par mois et par adhérent ou 24 F par an.

CAISSE DE SOLIDARITE ET FONDS D'EDITION. - Nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds :

Caisse de Solidarité et Fonds d'Édition. D'avance merci !

Fougerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.

SOUSCRIPTION

DU 1^{er} SEPTEMBRE

AU 15 OCTOBRE 1966

Merin Yvon, 30 ; Laberche, 15 ; Groupe Montpellier, 70 ; Navet, 10 ; Lapaire A., 100 ; Taffouroux, 4 ; Albert Gilbert, 4 ; Caballero, 10 ; Groupe Delgado-Granados, 58 ; Annie Piron, 5 ; Magdiner, 196,30 ; Florac, 20 ; Groupe d'Amiens, 38 ; Madeleine, 5 ; Ruault, 10.

Groupe « Sébastien Faure » de Bordeaux

A l'Athénée municipal de Bordeaux

Vendredi 25 novembre

21 heures précises

Conférence - Débats

avec

MAURICE JOYEUX

Sujet : **Actualité de Proudhon**

CINE-CLUB PAR ACTIONS "CULTURE ET LIBERTE"

D'inspiration libertaire, ce Ciné-Club se propose de faire passer dans le domaine pratique, les notions d'auto-éducation et d'auto-gestion.

L'action est de 20 F pour l'année. Elle permet d'assister à la projection de 10 séances au minimum.

Chaque séance comprend : un film (long métrage) ; un avant-programme (court métrage).

La salle nous est prêtée gratuitement. L'amortissement de l'achat du projecteur se fera sur plusieurs années. Nous payons donc essentiellement la location des films (ce qui explique que nous soyons le seul Ciné-Club de Marseille à présenter un court métrage de qualité à chaque séance).

Le nombre de films loués est proportionnel au nombre d'actions : tous les 3 actionnaires, nous pouvons programmer un nouveau film.

Actuellement le nombre d'actionnaires est de 30, soit 10 séances financées et choisies par ces premiers actionnaires :

15 octobre : Pour l'exemple (Joseph Losey)

Attention (Brdecka)

29 octobre : Mourir à Madrid (Frédéric Rossif)

Guernica (Alain Resnais)

12 novembre : Le pêche aux trisores (Kierke Brothers)

Les Mistons (F. Truffaut)

26 novembre : Les 7 Samouraïs (A. Kurosawa)

Le Song des bêtes (G. Franju)

10 décembre : La belle vie (R. Enrico)

Les Marines (F. Reichenback)

PRÈS DE NOUS

FOYER INDIVIDUALISTE d'Etudes sociales

au café St-Séverin (salle du sous-sol), 3, place St-Michel à Paris. M^o St-Michel.

Le vendredi 11 novembre à 20 h 30

Causerie de Marcel RENOT

DE PESTALOZZI à FREINET

et MARIA MONTESSORI

L'Ecole de la liberté et ses Pionniers.

Le vendredi 25 novembre à 20 h 30

MON INDIVIDUALISME

par Georges PION

ATTENTION

Le dimanche 20 novembre à 14 h

Grande Salle de LA MAISON VERTE,

129, rue Marcadet à Paris (18^e).

(Métro : Lamarck et Joffrin.)

DANILO DOLCI

VAINCRA-T-IL LA MAFFIA ?

La misère, l'ignorance, le fanatisme, la résignation seront-ils écrasés par ce géant, cet apôtre tranquille et fort ?

...et la non violence triomphera-t-elle ?

C'est ce qu'exposera, avec cœur et objectivité Georgette RYNER.

UNION PACIFISTE DE FRANCE

Une séance cinématographique et de propagande pacifique sera organisée à Boulogne-Billancourt le vendredi 25 novembre 1966 à 20 h 30, salle de l'Ancienne Justice de Paix, 85, bd Jean-Jaurès.

Film prévu : « Les Honneurs de la guerre. » Débat mené par René Giure.

Allocation de Jean Gauchon. Métro : Marcel-Sébast ou Porte de St-Cloud. Autobus : 72 et 123.

CERCLE ANARCHISTE D'ETUDES A MARSEILLE

Le sous-sol du « Bar Cigalon » rue Nationale à 18 heures

Débats

12 Novembre 1966 : L'éthique révolutionnaire.

26 novembre 1966 : Les ouvriers face à la culture.

3 décembre 1966 : l'évolution du capitalisme.

17 décembre 1966 : le rôle des partis et des syndicats.

Pour tous renseignements, s'adresser à Florac et Roussel, 13, rue de l'Académie, Marseille-1^{er}.

Le procès BEN BARKA se termine celui de la police commence

Après une quarantaine de séances le procès Ben Barka prend fin, un procès qui portait le nom de la victime, ce qui est significatif du désir qu'on avait de connaître les coupables.

Après une quarantaine de séances, jurés, avocats, journalistes ou autres personnes présentes n'étaient guère plus renseignés qu'au premier jour tant les tentatives de jeter un peu de lumière se sont heurtées aux silences, aux réticences et aux mensonges, quand ce n'était pas au refus pur et simple de répondre, au nom du secret professionnel de la part de ceux qui font parler les réticents par les moyens les plus invouables, depuis les gueuleries et les menaces, jusqu'au chantage et à la torture.

Au surplus ce procès nous a appris, s'il ne nous a pas appris autre chose, la confraternité régnant entre les flics et les truands, et la présence des uns et des autres à des postes qui devraient relever d'une tout autre compétence.

Le procès Ben Barka prend fin avec l'arrivée d'un certain Dlimi, dont l'entrée inopinée a surpris le candide président Perez (qui le savait depuis huit jours) et toute la cour qui n'en était pas plus ignorante.

Naturellement aucun rapport entre la venue de ce personnage officiel du Maroc et le voyage que M. Tixier Vignancour est allé faire à Rabat.

Naturellement aussi, qui mettrait en doute l'étonnement d'un Hassan II, au départ de son ministre, égal pour le moins à celui du Président Pérez à l'arrivée de ce Dlimi sur notre sol ?

Qui pourrait penser qu'il y a un coup monté entre le défenseur de Lopez (Oufkir) et la cour du Maroc et même peut-être celle de France, soucieuse d'enterrer aussi mystérieusement l'affaire que le fut le corps de Ben Barka ?

Qui oserait dire qu'il y a quelque similitude entre le pourvoi en cassation d'un Dlimi et les finasseries procédurières chères à M. Tixier-Vignancour. Qui supposerait... ?

Non il n'est pas temps de supposer, les hypothèses sont trop nombreuses, et les secrets trop savamment gardés, pour en faire des certitudes.

Que Ben Barka ait été gênant pour la Cour du Maroc, qu'un Oufkir se soit trouvé là, qu'une fâcheuse coïncidence l'ait fait côtoyer durant son séjour tous les truands policiers (ou les policiers truands) qui ont été mêlés à l'affaire, que les hommes se soient trouvés en rapport constant avec ceux qui sont dans le box des présumés criminels, que ledit Oufkir se soit enfui dès que les arrestations ont eu lieu, voilà qui ne permet d'établir que des probabilités.

Que Ben Barka ait été indésirable pour les U.S.A. qui voyaient en lui le représentant le plus remuant du tiers monde, et que les hommes de l'espionnage américain (il paraît qu'il y en a dans la police française) aient facilité le meurtre, c'est encore du domaine de l'hypothèse.

Mais il existe une certitude, une seule ! Ce sont deux policiers français (bien de chez nous) qui ont livré Ben Barka à ses assassins.

Ce sont deux hommes, dont le devoir est, paraît-il, d'assurer la sécurité du public qui, en complicité avec la pègre, se font les complices des truands (honorables ou non) pour assassiner ceux dont ils ont la sauvegarde.

Eh bien, pour une fois que nous tenons la police au collet, il nous appartient de ne pas la lâcher.

Il nous appartient de secouer un peu vigoureusement ces messieurs qui loin d'être affectés par la terrible accusation qui pèse sur eux, le prennent de haut, insultent les témoins et rejettent la responsabilité sur... la partie civile.

Il nous appartient d'opposer notre indignation à leur arrogance.

Il nous appartient de dégonfler le mythe de la police débonnaire assurant la circulation, protégeant le faible contre les brutalités de l'ivrogne, les sévices de l'aliéné, ou les mauvais coups des truands.

C'est faux !

L'ivrogne qui frappe les siens n'est pas de son ressort, la folie d'un homme regarde le médecin, quant aux truands et souteneurs, c'est dans ses rangs qu'on les trouve.

L'heure est à un renouveau « J'accuse » et si la tourbe du procès dit Ben Barka prend fin dans l'enceinte d'un tribunal, c'est sur la place publique que celui de la police doit commencer.

A NOS LECTEURS

Novembre voit revenir notre gala annuel. Gala nécessaire, indispensable pour assurer la survie de notre journal. Sans l'aide financière du gala et, bien sûr, de la souscription permanente, *Le Monde Libertaire*, qui se refusera, toujours, et comme nous l'avons déjà indiqué ici, à faire la moindre publicité, serait condamné à disparaître.

Mais pour défendre l'existence même du *Monde Libertaire*, pour l'aider à augmenter son audience, le gala et la souscription ne suffisent pas. Ce qui est nécessaire, ce qui est indispensable, c'est de vous abonner et d'abonner vos amis. Si le nombre de nos abonnés doublait, nous pourrions envisager l'avenir d'une tout autre manière. Et c'est possible. Il suffit que vous vouliez nous donner les moyens d'y parvenir.

Les Administrateurs,

Gérard SCHAAFS, Maurice JOYEUX.

Nota. — Par suite de réorganisation, il est possible que quelques-uns de nos abonnés ne reçoivent plus régulièrement *Le Monde Libertaire*. Nous leur demandons de nous le faire savoir et de bien vouloir nous en excuser.

Sommaire

N° 125 - Sept.-Octobre 1966

	Page
Actualité française	
La fin d'un malfaiteur public par RAUCIME.	4
Transex-soir et la pilule par J. DELAPORTE.	4
Le nouveau règlement militaire par KUGER.	4
Un grand éducateur nous quitte par HEMEL.	4
Informations Internationales par J. SOREL.	10
Actualité Anarchiste par J.-P. GEORGES.	10
Syndicalisme	
Ne pas rater le coche par G. BROSSARD.	5
Sur le Front du budget par M. JOYEUX.	7
L'enseignement de la bourgeoisie et la discipline par G. GORLA.	7
En dehors des clous	
Faits divers par M. CAVALLIER.	6
Propos subversifs par le Pere PEINARD.	6
Clins d'œil par HEMEL.	6
A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER.	6
Propos anarchistes	
Les Intellectuels et le Proletariat par J.-M. CHARMILLON.	5
Polemologie et Anarchisme par GHISLAIN LANDAUER.	11
Recherches libertaires par le Groupe de Strasbourg.	12
Il y a 10 ans la Revolution hongroise par A. LATAQUE.	16
Les anarchistes vous parlent d'A. Breton. 8 et 9 par L. CHAVANCE, J. ROLLIN, J.-C. TER- TRAIS, G.-A. BODSON.	9
Les Lettres	
Le Crapouillot et le LSD par A. LATAQUE.	12
A propos « du Prince » de Casamayor par NESTOR.	13
Les livres du mois par M. JOYEUX.	15
Arts - Spectacles	
Un titan de la chanson par SUZY CHEVET.	14
Théâtre : La Fête Noire d'Audiberti par KUGER.	14
Disques : G. Brassens par J.-F. STASS.	13
C.A. Bontemps par M. LAISANT.	13
Beaux Arts : Dadzu et Rival par J.-L. GERARD.	13

LE MONDE LIBERTAIRE

Redaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prenoms

Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Le nouveau règlement militaire

« Avec la puissance terrifiante des armes modernes s'est parallèlement accrue la valeur relative de l'initiative individuelle ; or, comment développer cette initiative sans l'intelligence et comment développer l'intelligence tout en maintenant l'obéissance passive ? Comment empêcher que chaque soldat constate en son for intérieur la ridicule déférence de l'organisation militaire, la futilité, l'inanité des efforts que l'on réclame de lui ? Comment ne sentirait-il pas plus lourdement chaque jour le poids du sacrifice qu'il fait en abandonnant travail et famille pendant trois ans et même deux ans ? Et aucun citoyen ne pouvant se soustraire au service personnel, comment éviter que se répande dans la nation entière, la conviction que l'armée permanente a fait son temps... »

Voilà ce qu'écrivait Elisée Reclus dans l'« Homme et la terre » (1). Est-ce cela qu'ont compris nos actuels réformateurs du service militaire ? Il n'était que temps qu'ils s'en aperçoivent mais je ne leur ferai pas l'insulte de soupçonner un seul instant que l'approche des élections législatives leur dessille les yeux.

A bien examiner cette réforme, apporte-t-elle quelque chose de valable qui ne soit tacitement acquis. Sans perdre de vue que la seule attitude face à cet esclavage légal qu'est l'appel sous les drapeaux doit être sa suppression pure et simple, voici ce que « l'homme du rang » puisque tel doit s'appeler désormais l'homme de troupe, peut retirer de la spectaculaire réforme du service militaire.

S'il doit toujours s'interdire tout acte, propos ou attitude contraire aux intérêts ou à l'honneur de la nation (titre II, art. 18), il peut refuser d'obéir si ses chefs qui le commandent sont rebelles à l'autorité centrale (titre II, art. 22). Mais si la rébellion devient l'autorité centrale et inversement, c'est par-delà le « bien » et le « mal » qu'il devra prendre sa décision...

La tenue militaire n'est plus obligatoire au dehors des casernes (titre III, art. 45), mais qui donc osait consciemment sortir affublé de la sorte ! Mieux, elle est même interdite aux militaires qui assisteraient à des réunions publiques ou privées ayant un caractère politique électoral ou syndical... (titre III, art. 46). Nous ne verrons donc plus de Gaulle discourir en habit de général, le voilà rejeté dans la masse « vulgaire et subalterne » des godillots de l'U.N.R. Mais si ce n'est pas de De Gaulle, ces messieurs de l'état-major ont-ils pensé que le pauvre soldat civil, au sortir d'un meeting, pourrait bien oublier de rentrer à la caserne ?

Les permissions ne sont plus une faveur mais un droit (titre III, art. 57), congés payés en quelque sorte. Mais ne voilà-t-il pas que, peu de jours après la publication de cette réforme, on annonce la suppression du quart de place. Les permissions sont donc un droit mais pour qui ? Pour les fils de famille, où est l'égalité devant la loi puisque loi il y a ? De qui se veut-on rire ? Les officiers, paraît-il, s'en moquent : ils roulent en voiture.

Mais, alors, si l'on retire tout de la main gauche, après avoir donné de la main droite, et que restera-t-il au début de l'été, que signifie cette réforme ? Y a-t-il réforme ?

Bien sûr, le corps des officiers n'en avait pas besoin, la caserne est leur élément, qu'ils y restent, il viendra bien un jour où nous irons les déloger !

Mais qu'est-ce donc que cet appât empoisonné, croit-on que les recrues viendront à la caserne le sourire aux lèvres, qu'elles voudront y rester ? Y aurait-il du chômage dans l'armée ? Plutôt alors rembaucher tous ces déclassés, ces G. de V. abrutis, fauteurs de chômage qui encombrant la vie civile ?

Non, ce n'est pas cela, c'est l'armée de métier que vous voulez, c'est l'armée de métier que vous créez, mais dites-vous bien que cette armée déchaînera encore plus notre colère et notre haine, que les contingents de jeunes appelés, où nous pouvons trouver des amis, des frères, des camarades.

RUGER.

(1) Cité par C.-A. Laisant dans « La Barbe Moderne », 1912.

“ Transes-soir ” et la pilule

« Ça n'a pas d'importance
Car lorsqu'ils seront grands
Ils iront en cadence
Crever pour quelques francs. »

(BORIS VIAN)

« 28 % des femmes enlaidies par la pilule. »

Parmi les nombreux exposés divergents, sinon contradictoires, faits aux derniers entretiens de Bichat, voilà l'« information » que France-Soir a soigneusement isolée, pour la projeter en première page sous forme de grosse manchette. Le journal de M. Lazareff prend ainsi le relais de la presse cléricale : au cas où l'anathème lancé contre la diabolique pilule serait insuffisant à détourner de la voie du péché quelques perversités, la liste des maux qui attendent ces malheureuses se charge de leur faire passer quelques nuits blanches : calvitie, obésité, ornements pileux des plus fâcheux... tels sont les châtements qui guettent celles qui osent enfreindre le commandement divin : « Croissez et multipliez. »

C'est décidément à une entreprise d'intoxication en règle que l'on assiste depuis quelque temps : le mois dernier, la même presse colportait des bruits selon lesquels la pilule pourrait être cancérogène.

Et, comme si la peur panique du public envers le cancer ne suffisait pas à éloigner à tout jamais des centaines de milliers de femmes de l'un des moyens contraceptifs les plus sûrs, on attaque maintenant sur un autre point tout aussi sensible : combien de femmes, après avoir lu « France-Soir », n'imagineront-elles pas la laideur sinon la difformité suspendues au-dessus d'elles comme une épée de Damoclès ? Non content de les terroriser avec des menaces imaginaires, on s'efforce de faire naître chez elles des sentiments de culpabilité : d'abord envers l'enfant qu'elles pourraient avoir ultérieurement, en laissant courir le bruit que celui-ci pourrait naître anormal (et le souvenir de la thalidomide n'est pas si ancien qu'il n'ait laissé chez beaucoup une angoisse facile à comprendre). Ensuite envers elles-mêmes en tentant de les persuader que la contraception peut nuire à l'amour. Alors que la quasi-totalité de la population française la pratique, d'une manière

d'ailleurs empirique et qui entraîne de nombreuses névroses !

La palme revient sans conteste à une de nos vedettes Télé les plus populaires, qui n'a pas craint de déclarer que la contraception était vraiment une chose répugnante et condamnable. Comme je doute que ce père de famille (2 enfants seulement !) veuille donner 20 à 25 marmots à sa compagne, j'en déduis que, quoi qu'il en dise, il est bien obligé de faire comme tout le monde. A moins qu'il ne soit partisan de méthodes plus dangereuses et moins licites. N'est-ce pas, Monsieur Thierry la Sonde ?

Tous les arguments sont bons, même les plus lâches, pour discréditer ceux qui font preuve de bon sens au milieu de ce déchainement hystérique : n'a-t-on pas vu aux entretiens de Bichat un médecin qui mettait en doute les troubles attribués à la pilule, se faire accuser de défendre les intérêts des firmes pharmaceutiques ? Il est pour le moins curieux que la même presse qui s'est fait l'écho de ces propos soit beaucoup plus silencieuse en ce qui concerne les milliers de médicaments qui continuent à être vendus scandaleusement alors que depuis longtemps a été faite la preuve de leur totale inefficacité. Quant aux dizaines de milliers de bébés qui naissent anormaux victimes des expériences nucléaires, un discret et pudique silence entoure leur martyre.

Quelle que soit la réalité des troubles constatés, il est de toute manière ridicule de l'imputer à « la Pilule », dont on fait une entité quasi-métaphysique : tout d'abord, il existe de nombreuses sortes de pilules qui ont des effets secondaires différents. Ensuite, chaque catégorie de pilule renferme plusieurs constituants hormonaux : le plus élémentaire bon sens, et la moindre rigueur scientifique exigeraient que soit entreprise une étude discriminatoire de l'action de ces hormones sur l'organisme féminin. Or la loi de 1920 entrave toute étude clinique sérieuse dans ce domaine. Ainsi, tout en prétendant que cette loi scélérate protège les femmes des effets nocifs de la pilule, on empêche dans le même temps toute étude qui permettrait précisément de combattre ces effets — s'ils existent ! Tant d'hypocrisie confond...

Il est de notoriété publique que des millions de femmes dans le monde, et plus particulièrement aux U.S.A., utilisent depuis plusieurs années les contraceptifs oraux sans qu'ait jamais pu être mise en évidence la moindre tendance à favoriser l'apparition d'un cancer.

Mais peu importe : « Mentons, mentons toujours, il en restera bien quelque chose ». Quant aux troubles décrits si complaisamment par « France-Soir » — et avec quel luxe de détails ! — imagine-t-on que ces mêmes Américaines, dont on connaît le souci de leur esthétique, acceptent de courir le moindre risque de disgrâce physique ? En revanche, les soi-disant méfaits des pilules bénéficient d'une telle publicité qu'il est de plus en plus courant de voir arriver en consultation des femmes persuadées qu'elles ressentent les symptômes des troubles qu'on veut à tout prix leur voir éprouver. Il n'est d'ailleurs pas exclu que l'on assiste ainsi à l'apparition de véritables maladies psycho-somatiques dont la cause ne serait pas la pilule elle-même, mais la crainte qu'elle suscite, jointe à un profond complexe de culpabilité. C'est à se demander si ce n'est pas cela que cherche le gouvernement !

Car c'est bien dans le gouvernement qu'il faut chercher le responsable des grandes manœuvres actuelles. Il sait qu'il ne pourra pas indéfiniment repousser aux calendes grecques les réformes que demandent toutes les femmes conscientes. En tout cas des considérations d'ordre électoral interviennent puissamment, surtout à l'approche des législatives, dans le sens d'une relative libéralisation. Mais ce que le gouvernement concède d'une main, il entend bien le reprendre de l'autre : c'est sur son ordre qu'une presse féale entre en transes au simple mot de « pilule », et qu'elle s'efforce de répandre mensonges et calomnies.

Les considérations vulgaires et subalternes — telles que la liberté de chaque femme de disposer de son corps — doivent céder le pas devant les grands desseins gaullois d'une France bien-pensante aux cent millions de Français sous-développés. Et pour atteindre ce but, tous les moyens sont bons.

Yves DELAPORTE.

La fin d'un malfaiteur public

La nouvelle de la mort de Paul REYNAUD nous parvenait alors que notre numéro d'octobre était bouclé.

C'eût été trop d'honneur à lui faire, que d'opérer un remaniement pour lui consacrer l'oraison funèbre qui lui est due.

Mais nous nous devons, même avec un mois de retard, de rappeler ce que fut le personnage.

Avec lui disparaît l'un des grands malfaiteurs de l'Humanité.

Ennemi-né de l'Homme, opposé à tout bien-être et à toute libération de ce qu'il considérait comme marchandise négligeable, taillable ou corvéable, on l'a trouvé en toute occasion rangé du côté des oppresseurs contre les faibles, des privilégiés contre les misérables.

Il fut l'un des opposants les plus irréductibles à l'avancement de l'âge de la retraite, l'un des protagonistes les plus fervents d'une nouvelle hécatombe.

En un mot comme en cent, il fut un bourgeois, selon la définition qu'en donnait FLAUBERT « celui qui pense bassement ».

Mais en dehors de son rôle politique d'homme de droite, il devrait être vomi par tous, pour son attitude d'homme tout court.

Il fut celui qui, en 1940, prononça les célèbres paroles : « Paris sera défendu rue par rue, maison par maison, pierre par pierre » (1), alors

que quarante-huit heures plus tard Paris était déclaré ville ouverte.

Vous tous qui avez perdu l'un des vôtres dans le lamentable exode qui s'étendait de la capitale à la Loire, qu'il vous souvienne que Paul REYNAUD en est l'assassin.

Et c'est au souvenir d'un pareil rebut que les hommes de gauche comme de droite (n'est-ce pas Monsieur Guy MOLLET ?) accordent un hommage et une pensée émue.

C'est à ce malfaiteur public, auprès de qui les gangsters et les truands ne sont que d'insignifiants bricoleurs, que l'aveuglement populaire a prêté sa complicité et ses voix, non seulement pour l'élire, mais pour le réélire après ses crimes.

Cela en dit long sur la politique et le suffrage universel.

Dans le concert de louanges à cet infâme, il fallait qu'une voix se fit entendre et que se fit entendre notre regret que la fameuse pilule n'ait pas été connue il y a quatre-vingt-huit ans pour épargner à l'humanité la honte de voir naître un pareil homuncule.

RAUCIME.

(1) Lorsque je dis qu'il prononça ces paroles, il serait plus exact de dire que c'était son disque qu'entendaient les auditeurs suspendus à la radio. Lui, fuyait sur les routes avec les lingots d'or de la France pour préserver sa minuscule personne.

C'est au cours de cette fuite qu'il faillit trouver la mort, non dans un accident, comme le dit la presse, mais dans un attentat auquel, hélas, il échappa.

Un grand éducateur nous quitte

Freinet vient de mourir, avec lui disparaît un homme qui a apporté un immense tribut à la pédagogie.

Sans doute, il ne s'est jamais affirmé anarchiste et même, peut-être, s'est défendu de l'être.

Cependant, il est, indéniablement, le continuateur des Robin, Ferrer et Sébastien Faure.

Comme eux, il a jugé que l'instruction n'était pas faite pour être donnée par des maîtres, mais acquise par de jeunes esprits.

Comme eux, il a substitué l'intérêt des enfants à la vanité des familles.

Comme eux, il a donné un rôle actif à l'élève au lieu de le reléguer, en vue de vagues diplômes, à celui d'oiseau de Noël du savoir.

Comme eux, il a donné à l'étude son véritable but au lieu de la fausser par la convoitise de hochets de gloire pour singe savant.

Comme eux, il a pensé que la satisfaction de nouvelles connaissances devait avoir suffisamment de prix pour épargner qu'on y ajoutât des places, des récompenses ou des distinctions.

Qu'on le veuille ou non, par l'esprit de liberté dont il a doté son école, par le sens de solidarité qu'il a développé entre les élèves (associés et non plus concurrents) Freinet a poursuivi l'œuvre des libertaires dans le domaine pédagogique et ceux-ci lui doivent grandement l'hommage qui lui est rendu ici.

HEMEL.

Ne pas rater le coche

Après les années 1910, 1930, nous nous trouvons de nouveau dans une période dominée par l'ombre du militarisme : la Chine, la France, l'Allemagne fédérale, Israël tentent de se doter d'armes nucléaires ; les U.S.A. expérimentent au Viet-Nam de nouvelles méthodes stratégiques et tactiques, ils étudient la possibilité d'une base permanente d'armes thermonucléaires dans l'espace ; l'U.R.S.S. devra les suivre. Sommes-nous à la veille d'un nouveau 14-18, d'une nouvelle « course aux marchés », comme les historiens appellent les massacres mondiaux ?

De l'argent !

La guerre du Viet-Nam, premier mouvement du futur tremblement de terre, ne ressemble pas à celle de 14-18. Les U.S.A. n'y écoulent pas leur surproduction ; la guerre est au contraire un « stimulant » à l'économie américaine. En fait, il semble que les capitalismes nationaux n'en soient pas encore à la simple recherche de marchés extérieurs destinés à écouler des « trop-pleins », ils sont plutôt à la recherche de ressources, de capitaux, de matières premières, « d'influence culturelle » même ; à travers les premiers, ce sont les seconds qu'ils cherchent. C'est particulièrement le cas de la France dont la force de frappe a bien sûr pour but, avant la « défense » (si l'on ose dire !) militaire, de faire profiter au maximum les grosses affaires des capitaux publics. Il serait de même intéressant de savoir combien la guerre du Viet Nam rapporte à la haute finance internationale. De même le « dumping » pratiqué par Renault qui a baissé ses tarifs en Espagne et en Angleterre, respectivement de 6 % et 10 % alors que dans ces pays, le coût de la vie montait de 9 % et 5 %. Partout, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie et aux U.S.A., on tente d'im-

poser un blocage des salaires, c'est-à-dire une augmentation des plus-values capitalistes. Enfin, toutes les propositions de réforme du système monétaire international ne visent qu'à entériner (proposition française de rétablir l'étalon-or) ou à pallier (proposition anglo-saxonne de nouvelles liquidités) une baisse d'influence des monnaies « riches » sur le plan international, c'est-à-dire leur dévaluation réelle, signe d'une « faim » de capitaux dans ces pays. Ce « manque de liquidités », cette dévaluation des monnaies des pays industriellement avancés, révèle l'affaiblissement relatif des pays industriellement avancés et marque le renforcement des positions « commerciantes » des pays « en voie de développement », fournisseurs de matières premières dont les ressources européennes et nord-américaines vont s'épuisant. Ceci explique en partie la politique réactionnaire et nationaliste de Pékin et son attitude « leaderiste » sur le plan international.

L'Etat se meurt, vive le Super-Etat !

Devant quelle épreuve le capitalisme se sent-il ainsi une urgente nécessité de se fortifier ? Quelle est l'importance du point de vue de la Révolution, des nouvelles crises que prépare la bourgeoisie mondiale ? Il s'agit d'une étape du long processus d'internationalisation du capitalisme. Ce ne sont plus seulement les échanges comme en 1914, qui se concentrent et s'amplifient en débordant les cadres nationaux, ce sont les capitaux eux-mêmes auxquels les structures nationales ne permettent plus d'assurer le renouvellement technologique de l'âge atomique. Le capitalisme monopoliste d'Etat, vue de l'esprit des idéologies nationales-socialistes et marxistes n'aura pas fait, ne fera pas long feu ! A peine né, il est doublé par la puissance internationale du capitalisme, de la haute finance internatio-

nale, des outils financiers des appareils impérialistes. Mais le passage à ce stade supérieur d'internationalisation du capitalisme ne se fait pas en douceur. Il implique des changements profonds des structures sociales et mondiales. Chacun veut y perdre le moins de plumes possible. On se rue aux premières places. L'étatisation renforcée des capitalismes, que l'on constate partout, loin d'être un « retour » au nationalisme dépassé, n'est que la béquille des capitalismes dans ce passage difficile. Dans cette lutte pour la suprématie mondiale, les U.S.A. sont les mieux placés ! Les expériences du Viet-Nam visent à mettre au point un système militaire capable de maintenir sur le globe la « Pax Americana ».

La Révolution ?

La bourgeoisie va de nouveau vers un affrontement mondial. Les luttes entre les classes et les factions vont se multiplier et s'aggraver à l'occasion des changements de structures qui ont et auront cours. La course aux armements, le « dumping » généralisé, l'amplification des conflits entre impérialismes, se fait sur le dos des travailleurs, dans tous les pays, et dans de nombreux cas, se paie de leur mort physique (comme au Viet-Nam). Partout, leur paupérisation relative s'accroît, c'est-à-dire que diminuent leurs libertés réelles et que s'accroît la domination que la bourgeoisie exerce sur eux. En même temps que la promotion de la technico-bureaucratie nécessaire au soutien de la lutte internationale, nous voyons l'abaissement de la situation des petits exploitants, voire leur prolétarisation. Le P.C. montre une fois de plus sa liaison avec cette dernière couche sociale, en se prononçant pour Mitterrand et le « rassemblement des forces antimonomopolistes », en y intégrant les travailleurs. Si cette union est possible et dans une certaine mesure,

peut-être, souhaitable, elle ne peut se réaliser et être victorieuse que sur des objectifs révolutionnaires et prolétariens. L'expérience Wilson en Angleterre a suffisamment montré l'éloignement qu'il y a entre les préoccupations de la « gauche » et celle des travailleurs, et l'impossibilité pour un tel gouvernement de suivre une autre politique que celle de la haute finance.

En fait, le prolétariat, dans ces changements, aura un rôle important à jouer, car c'est sur lui que repose tout l'édifice de la « machine à enrichir ». Lui seul peut engager la lutte internationale contre la guerre et contre l'Etat et y entraîner tous les opprimés, petits paysans, artisans et intellectuels, et être ainsi l'énorme « grain de sable » dans l'engrenage. L'essentiel est d'éviter qu'on ne lui fasse jouer, une fois de plus, le rôle que veut lui imposer la bourgeoisie, c'est-à-dire de lutter contre l'influence des dirigeants « ouvriers » opportunistes, contre l'intégration des organisations de travailleurs ou ses conséquences, si le fait est accompli. Le prolétariat mondial ne doit pas, comme d'habitude, être « en retard » sur la bourgeoisie. Il lui faut dès maintenant prendre l'initiative et les moyens de la garder, et montrer clairement ses objectifs révolutionnaires : destruction des armes modernes, formidables moyens d'oppression, de l'appareil d'Etat instauration du socialisme international.

Organisation internationale ? Oui, mais pas pour s'intégrer dans les futures instances supranationales de la bourgeoisie. Défendre le peuple vietnamien ? Oui, mais pas le F.N.L. ni les « conventions » diplomatiques des impérialismes. Défendre l'autogestion ? Oui, mais contre les autres secteurs « socialistes ». Luttés pacifistes ? Oui, c'est-à-dire lutte pour la victoire des travailleurs sur l'Etat.

Georges BROSSARD.

Les intellectuels et le prolétariat

L'apparition du travail parcellaire est le fait de la diversification extrême des formes d'exploitation techniques qu'a connues notre société. Cette diversification, cette complication rend impossible, sans une étude longuement et sérieusement menée, une action efficace dans ce domaine et entraîne la diversification des fonctions.

Le même schéma reste applicable à la vie politique. Les formes d'exploitation nouvelles ont donné naissance à des structures économiques et politiques nouvelles où le non-spécialiste s'égare. Une classe de spécialistes de la politique a fait son apparition, elle-même hétérogène. On peut grosso modo distinguer les spécialistes de l'action politique, nommons-les technocrates, et les spécialistes de l'idéologie. On peut réunir ces deux catégories sous le vocable commun d'intellectuels.

Dans le cas qui nous intéresse, celui des partis prolétariens, ils jouent en plus le rôle de chefs idéologiques. On voit ainsi qu'objectivement leur importance est extrême dans notre société. Mais leur compétence à assumer de telles fonctions l'est-elle ? Et d'abord que doit penser un esprit libre de cette scission qui se consume entre l'Esprit et l'Action ?

L'incompétence actuelle du prolétariat à prendre en main une économie aux intérêts si multiples ne fait pas de doutes, non plus que son peu d'expérience du jeu politique. Un mécanicien de chez Renault ne raisonnera pas de si brillante manière sur le fait politique que Waldeck-Rochet. Le prolétariat a conscience de cette pseudo-infériorité, qui le conduit à laisser la politique aux mains d'hommes rompus à ce genre d'exercice. Il se livrera de son côté à une débauche de drogues de mauvaise qualité que dispense cette société de consommation, tandis

que, sur le front politique, ses représentants enfiévrés, la bouche pleine de « libertés », solliciteront, la main sur le cœur, des écoles, des hôpitaux, etc. Il apparaît donc qu'avec la lutte spirituelle peu prononcée qui se livre sur le front des « essais », ces représentants perpétuent la révolution. Sorti du cercle infernal des partis pseudo-prolétariens y compris le beau spécimen d'outrance démagogique du P.C.F. l'ouvrier sera impuissant. Qu'on songe à cela, camarades, totalement impuissant. Il est forcé de s'intégrer à la société, par le biais des syndicats et des partis, puisqu'aucun ne remet sérieusement en question les fondements de l'ordre établi. S'il n'y avait pas, nos syndicats anarchistes, malheureusement trop mal connus, il n'aurait plus aucun espoir de s'unir pour une action commune et conforme à son idée de la justice.

C'est cette imposture qu'il convient de dévoiler. La mise en question définitive de l'état de choses établi est rendue impossible par cet appareil qui est pacte perpétré en dehors des intéressés véritables avec les forces de coercition de la société bourgeoise. La société bourgeoise a désormais ses syndicats, ses partis de gauche, son parti communiste. Aucun de ces partis ne peut inspirer de crainte. Ils se sont « adaptés » comme ils l'affirment si bien à la lutte politique sans situer leur contestation sur son véritable plan économique et moral. Dans ces petites sociétés à l'image de la grande, la nécessité passe avant la morale, on sacrifie allégrement la liberté des impératifs dictés par les faits.

Ceci est le vice éternel des sociétés hiérarchisées. Mais où le problème atteint une gravité inconnue jusqu'alors, c'est que la différence de degré n'est plus seulement quantitative mais tend à devenir qualitative. Cette race de petits chefs

qui prétend présider aux destinées dernières des classes opprimées s'érige en « consciences éveillées » et s'oppose ainsi au prolétariat dont elle prétend qu'il manque de « maturité objective ». L'expression ne manque pas de saveur. De quelle maturité, de quel ordre objectif peut-on parler ? Les termes ne sauraient engager que le point de vue tout personnel de ces messieurs, desquels, Dieu merci, le prolétariat se fout totalement. Ce ne sont pas les intellectuels qui font l'histoire. Ils en sont bien incapables. C'est le prolétariat. Et celui-ci ne fera peut-être jamais la révolution dont ils rêvent à cause d'eux précisément. Ils ont eu entre les mains, c'est vrai, les possibilités de la faire naître. Mais ils ont trahi. Le P.C.F. trahit en présentant les revendications économiques comme la fin de sa politique alors qu'elles n'en sont que le moyen. Ces trahisons se consomment à toutes échelles.

Mais pourquoi la lutte pour la liberté manque-t-elle à ce point d'énergie, que ces trahisons passent inaperçues et n'éveillent aucune réaction chez ceux qui en sont les victimes ? Pour cette simple raison de la hiérarchie. Nous, anarchistes, n'avons jamais failli, en dénonçant dans le pouvoir qu'un homme peut prendre sur un autre homme, la cause essentielle des forfaitures qui jalonnent la voie de la liberté. Et voici encore l'éclatante démonstration.

On se méfie infiniment de la spontanéité ouvrière. Alors on tente de neutraliser la liberté chez l'individu pensant et libre en l'enrôlant dans de vastes ensembles. Dès l'instant où ces ensembles ont des responsables, la défaite est virtuellement consommée. En effet ces responsables seront nécessairement d'un niveau intellectuel ou social supérieur à la moyenne. Les « impératifs » de lutte en fait très habilement commandés par la bourgeoisie en feront des chefs. Des

chefs cela se gagne, ils sont de par leur situation à l'intérieur de la société, prédisposés à toutes les prévarications. Ces « chefs », en détournant l'énergie de la classe ouvrière sur des objectifs secondaires, empêchent les antagonismes de se manifester trop violemment. Ils sont en récompense largement rétribués par la société bourgeoise en honneurs et émoluments. D'ailleurs un intellectuel, cela participe toujours plus ou moins d'une société donnée : il lui doit sa culture, et hésite à rompre les ponts.

Mais ce qui est plus grave, et qui permet ainsi à la bourgeoisie de faire d'une pierre deux coups, c'est que les intellectuels endossent la fonction de penser en lieu et place des classes qu'ils représentent. Ainsi l'esprit est-il coupé de l'action. La liberté est le cadre réel de l'activité humaine, elle est cette inappréciable distance que je puis prendre à l'égard du monde et de mon travail. Or elle est rendue impossible par le conditionnement inhérent à notre monde. D'autres que moi vivent ma liberté. Pour vouloir l'exercer, il me faudrait rompre avec tout et tous. C'est demander beaucoup.

Ainsi se crée un prolétariat sans âme ni conscience de classe. Ce sont pourtant les prolétaires qui vivent leur condition, c'est pourtant l'individu qui éprouve son esclavage. La société qui est en face de moi m'est étrangère, et je puis la récuser au nom de ce que je suis, je puis la récuser puisque je vis et qu'elle n'est qu'une assemblée hétéroclite des vivants et de leurs œuvres. Avant toute chose il y a l'individu, et la conscience qu'il a de sa liberté infinie. Tout ce qu'on peut lui offrir comme morale lui est indifférent. Plus qu'à toute autre valeur, il accorde de l'importance à ce qui lui permet de juger des valeurs : sa liberté.

Jean-Marc CHARMILLON.

EN DEHORS DES CLOUS

Propos subversifs

MON GENERAL, NOUS VOILA !

Parmi les gaullistes, les plus rigolos sont, indiscutablement, ceux qui se font appeler « gaullistes de gauche ». On croyait que le gaullisme n'était qu'un gigantesque foutoir englobant toute une palanquée d'arrivistes, de crétiens, de combinards, de cons primés et de vieux débris tout juste bons à foutre à la casse.

Eh bien ! c'était pas vrai. Enfin, pas tout à fait. A côté de toutes ces raclures, il y a les gaullistes de gauche. Des godillots perfectionnés. Sur mesure en quelque sorte. Mais aussi des individus dangereux se préparant, quasiment, à faire la révolution ! A qui se fier ! Entendre, par exemple, l'un d'eux, Jacques Dauer, représentant du « Front du Progrès » au sein du bureau exécutif de la nouvelle convention V^e République, fustiger « le cinéma de la grandeur qui cache l'échec de la politique de construction » et assurer que « le gaullisme, s'il a fait le passé (hum ! hum !), s'il occupe le présent, n'a pas encore d'avenir (tiens ! tiens !) », vous conviendrez que c'est plutôt raide !

Surtout que notre nouveau révolutionnaire ne s'est pas arrêté en si bon chemin puisqu'il devait déclarer, toujours le plus sérieusement du monde, qu'il « serait plus important de voir se

déclencher dans la région parisienne une grève générale pour l'amélioration des transports en commun plutôt que pour une augmentation partielle des salaires ».

Diable ! Ça devient inquiétant : ces individus sous-entendraient-ils que les transports en commun laissent à désirer ? Après huit ans d'occupation gaulliste ? Et personne ne s'en serait aperçu avant eux ? Ma parole, ça ressemble à de la provocation !

Et puis, ne croyez pas qu'ils obéissent à des préoccupations bassement pré-électorales, bien qu'ils aient déclaré : « Si nous ne savons pas organiser la lutte, si nous ne savons pas gagner, nous aurons mérité les coups de pieds au derrière des flics et des technocrates qui ne manqueront pas de confisquer l'héritage à leur seul profit. » Comme je vous le disais, ces braves gens n'obéissent nullement à des préoccupations électorales. Ce sont des philanthropes. Ou des masochistes qui s'ignorent !

Moi, « l'héritage », je m'en fous. Mais s'ils aiment tellement les coups de pieds au cul, qu'ils se rassurent : quand les flics et les technocrates tomberont comme des mouches d'épuisement, eh bien ! on prendra la relève.

LE PERE PEINARD.

FAITS DIVERS

JOHNSON VISITE SES « TERRES »

Tel Alexandre partant à la conquête de l'Asie, Johnson entreprend un voyage dans cette contrée, d'une distance égale au tour de la terre et dont l'étape la plus spectaculaire sera celle du Vietnam. Seigneur allant remettre de l'ordre dans l'écurie, noble cœur allant voir sur place la misère des hommes, ou encore homme sincère à la recherche d'une solution honnête ? Selon sa position dans l'échiquier politique, les interprétations varient beaucoup. Mais pour nous, que peut représenter ce voyage ?

Tout d'abord on peut signaler la proximité des élections. Voyage électoral ? Non, nous dit-on à Washington, même si dans ce périple on a écarté avec prudence les pays où les réactions de la foule auraient sûrement été défavorables (par exemple, le Japon), même si dans les pays visités on a soigneusement éloigné les individus jugés « dangereux », qui sont envoyés « en congé ». Car durant ce voyage le président Johnson veut se rendre compte de l'état d'esprit des populations directement intéressées par le problème vietnamien (dixit Washington).

Ensuite, on peut se souvenir de la Conférence de Manille qui n'est pas si lointaine et dont, d'ailleurs, le communiqué final vient d'être signé. Il y a peut-être entre ces deux événements relation directe ? L'avenir nous le dira, s'il nous laisse le temps d'en juger. Car il n'y a que les imbéciles heureux pour croire que Washington et Pékin pourraient se réconcilier autour d'une table ronde en buvant de la vodka. Ou alors les politiciens auraient bien changé...

Tout porte plutôt à croire que nous allons assister à une recrudescence de l'activité guerrière au Vietnam : la conférence de Manille, ce voyage, le désintéressement que les U.S.A. manifestent de plus en plus pour l'Europe, désintéressement facilité par la coexistence pacifique maintenant acquise entre Washington et Moscou, la reprise en main de la jeunesse chinoise par la révolution culturelle, les « papiers » de la presse U.S. préparant l'opinion à une guerre longue et sévère. Tous ces faits sont assez significatifs.

Nous aurons donc à reparler de l'Asie.

Michel CAVALLIER.

REMOUS DANS LA HAUTE FINANCE

Le krach de la banque « Intra » met en pleine lumière les dessous louches de la Finance internationale. Pourquoi louches ?

Parce que rien ne laissait prévoir ce krach ; ni la situation politique intérieure du Liban, ni la bonne marche des affaires qu'« Intra » menait dans quatorze pays. Pourtant deux Koweïtiens se sont présentés à la banque et ont demandé le remboursement immédiat d'une somme de trente millions de livres libanaises (près de dix millions de dollars). Presque aussitôt un déposant saoudien a retiré sept millions de livres sterling. De son côté, le cheik d'Abudhabi venait de faire d'importants prélèvements pour financer de nouvelles entreprises de développement de son émirat.

La banque « Intra » a fait alors appel à la Banque Centrale du Liban. La nouvelle fut vite connue. Cela provoqua une panique chez les déposants, et la banque a été obligée de suspendre ses paiements pour « manque de liquidités », à la suite du retrait des deux tiers de ses dépôts, au grand désespoir de certains financiers qui auraient préféré une mise en vente.

Et là-dessus on apprend que Nasser avait des relations avec « Intra », puis plus rien, la presse devient soudain muette. La politique tire les ficelles, c'est évident, mais il est très difficile d'y voir clair.

Alors, essayons de compter les points.

Michel CAVALLIER.



REPUBLIQUE ?

Ils étaient là, la princesse Margrethe du Danemark et son fiancé le comte de Monpezat.

Ils étaient là. Le député-maire de Cahors, M. Maurice Faure, le Conseil général du Lot, que dirige M. Gaston Monnerville, et la foule, anonyme, enthousiaste, le sourire aux lèvres, l'émotion au cœur, prête à succomber sous les charmes de la fleur de lys.

Pourquoi un tel cirque ? Parce que la princesse est une personne qui ne fiche rien de la journée et qu'elle touche quand même une liste civile de 250 000 Couronnes (17 000 000 AF) ?

Clins d'œil

REFORME DE L'ENSEIGNEMENT

En accord avec le ministère de l'Intérieur, celui de l'Instruction publique prévoit de réformer comme suit le verbe se suicider : « Je le suicide, tu le suicides, etc. »

MISE AU POINT

En revanche, nous pouvons démentir comme faux, ou tout au moins prématuré, le bruit selon lequel le verbe « être figonné » serait admis par l'Académie française.

LE COUVERT EST MIS

Ils avaient tous une couverture : Souchon pour Voitot, Lopez pour Souchon,

Lemarchand pour Lopez.

Seulement, voilà, toutes les couvertures ne tiennent pas chaud, et même parfois ne vous empêchent pas d'être refroidi.

DU CALME

Le tribunal de Grenoble a condamné une femme qui avait vendu son appartement à une prostituée.

Que jamais pareille mesure ne se généralise.

Voyez-vous M. Frey, mis à l'ombre pour avoir hébergé un Lopez à la Préfecture, ou Pompidou être sous clé pour avoir donné accueil à Lemarchand au sein de l'U.N.R.

A rebrousse-pail

par P.-V. BERTHIER

Dialogues d'ombres

La même semaine où deux anciens nazis sont sortis de la prison qui les avait gardés vingt ans, un autre ancien nazi, leur complice d'autrefois, entrait pour vingt ans dans une autre prison.

Lui, du moins, avait mangé son pain blanc en premier : depuis 1945, il était parvenu à se cacher et à échapper au châtimement de ses crimes.

Il est dommage que les deux sortants n'aient pas pu avoir, avec l'entrant, une rencontre sur la limite qui sépare la liberté de la captivité, et un entretien à cœur ouvert comme les aime la télévision. Cela aurait permis un échange d'impressions intéressantes.

D'abord, les deux condamnés de Nuremberg auraient pu informer le néophyte du caractère réel de l'expiation qui commençait pour lui :

« Nous étions enfermés, on nous a confisqué quatre lustres de notre vie. Mais nous sortons inamendés. Nous ne ressentons pas plus de remords aujourd'hui de ce que nous fûmes et de ce que nous fimes que nous n'en éprouvions il y a vingt ans. Tu vas d'emm... là-dedans, tu en sortiras vieux, mais ni meilleur ni pire ; ton seul regret sera d'avoir fini par te faire pincer. Nous autres, nous allons tâcher de nous accoutumer à une Allemagne sans Hitler. Toi, tu as eu le temps de t'habituer. Tout ce que nous en avons vu jusqu'ici, c'est une prison d'où l'on peut sortir vivant après vingt ans de séjour. Nos camps, évidemment, ne permettaient pas une telle performance. »

A son tour, le tortionnaire exterminateur au premier jour de sa peine les aurait renseignés sur le monde qu'ils allaient trouver après vingt ans d'absence :

« Sans doute on ne massacre plus de Juifs... encore qu'on ne sache pas si la mode ne va pas en revenir, le pétrole aidant en Orient, et l'on a plutôt tendance à flirter avec les Bolcheviks qu'à leur faire la chasse (Vietnam excepté). Mais il reste assez de poudrières un peu partout pour que vous espériez être encore les témoins, sinon les acteurs, d'une actualité passionnante, et vivre dangereusement, si l'envie vous en est restée. »

Peut-être alors, avant de se faire écrouer, le nouveau condamné les aurait-il avertis du principal changement des temps modernes :

« Attention ! Nuremberg, affirme-t-on, a inauguré une nouvelle morale internationale en ceci que les hommes d'Etat y furent condamnés pour des crimes devenus licites parce qu'ils les avaient eux-mêmes intro-

duits dans la légalité. Mais, d'une part, les vainqueurs y jugèrent les vaincus sans qu'il y ait réciprocité, ce qui, loin d'être nouveau, est tout à fait sempiternel ; d'autre part, on n'y a condamné que des gens inutiles, ceux qui ne pouvaient plus servir à rien.

« Ainsi vous, Herr von Speer, vous n'étiez qu'une non-valeur. Architecte, dites-vous ? Certes l'Allemagne détruite en avait besoin ; mais elle n'était pas à un architecte près. Et d'ailleurs la question ne se posait pas de savoir quels services vous pouviez rendre à l'Allemagne, mais si vous étiez récupérable par les alliés. Or des ministres de l'armement, le monde en a à revendre : vous n'aviez aucune chance ; on a fait, depuis, beaucoup mieux que vous. Et vous, von Schirach, à quoi étiez-vous ; bon ? Des types comme vous, il y en a treize à la douzaine. Autant se demander pourquoi les Américains n'ont pas laissé la vie sauve à Ribbentrop : ils n'étaient nullement intéressés par ses talents de représentant en champagne.

« Pour être intouchable, pour être sacré, il faut aujourd'hui être technocrate ; il faut être un savant possédant à la fois la compétence et l'autorité. Nuremberg a été la première manifestation éclatante du caractère tabou des technocrates, par le fait qu'aucun technocrate n'y a été condamné irrémédiablement. La raison d'Etat s'y opposait à l'Ouest et à l'Est.

« Méditez la carrière de von Braun. Quant vous étiez ministre de l'armement, Herr von Speer, von Braun vous fabriquait des bombes volantes, des V2. Si la guerre s'était prolongée, il eût, de Prusse, bombardé la Russie et l'Amérique. Lui et ses collègues n'ont pas été inquiétés. Américains et Russes se les sont partagés, et von Braun a pu tranquillement construire des missiles aux Etats-Unis comme ses collaborateurs en U.R.S.S. Jusqu'au menu frelin qui a trouvé à se caser : on l'a soldé à Nasser pour faire pièce à l'aviation d'Israël... Et pourtant, vous savez comme moi, Herr von Speer, que si ces gens-là avaient caché ou tu leurs inventions, ou refusé de les réaliser, vous n'auriez pu les contraindre ni les punir... Pas plus que Nuremberg n'a sévi contre eux. Ils vous ont obéi, ils vous ont servis ; ils ont été vos complices, mais ce sont des technocrates, que la technocratie protège, eussent-ils trempé dans les plus terribles des crimes. »

On aurait aimé entendre ces gens parler de la sorte. Mais ne regrettons rien : ils auraient certainement dit tout autre chose que cela.

P.-V. BERTHIER.

Parce que le comte de Monpezat est voué à un grand avenir politique, vu ses hautes relations ? Ou bien parce que M. Maurice Faure et ses compagnons du Conseil général, qui je crois se disent républicains, ont quelque nostalgie de la royauté ? Je ne sais

pas. Toujours est-il que cette rencontre a eu lieu, suivie par une presse avide de sentimentalisme bête et gratuit.

C'est beau, c'est grand, c'est généreux, la République Française !

CEHEM.

« Un mythe diabolique », l'amendement Vallon !

Budget classique dont le tiers est consacré ouvertement aux armements et dont chaque chapitre camoufle le financement d'activités connexes. Budget de classe qui délimite une fois pour toutes la masse des salaires et accentue les inégalités économiques. Budget d'époque qui fait à l'appareil de coercition la part de la hyène. Budget auquel on ne s'arrêterait pas autrement que pour le condamner tant il ressemble à tous ceux qui l'ont précédé, à tous ceux qu'il impose n'importe quel Etat à sa population, si une particularité qu'on cherche à y introduire n'était pas le signe irréfutable d'une conversion qui s'amorce et qui doit permettre d'imposer aux masses la transformation d'une économie qui, le cul entre deux systèmes, le libéralisme et le dirigisme, cherche une assise solide avant de repartir pour une nouvelle ère d'exploitation en absorbant à la fois les évolutions techniques et la colère des exploités. Cette particularité, riche de prolongements, c'est l'amendement Vallon.

M. Michel Debré, qui fut colonialiste en son temps et qui reste l'homme du cléricanisme, de la réaction bornée, du lapinisme pourvoyeur de casernes et d'usines, en un mot du capitalisme classique et qui évolue lentement vers une technocratie de classe, poussé à coups de pieds dans les fesses par son patron De Gaulle, M. Michel Debré s'est écrié au Congrès des Petites Entreprises (n'est-ce pas symbolique) : « Le projet Vallon est un peu un mythe diabolique ». Nous dirons, et naturellement pour d'autres raisons que ce pitre qui de toute manière pliera une fois de plus le genou devant son maître, que nous sommes d'accord avec lui.

Vallon est de gauche ! Comme Clavel est de gauche, comme Mitterrand est de gauche, comme d'Astier est de gauche, comme Mollet est de gauche ! Heureuse gauche, qui constitue depuis une centaine d'années la fièvre d'où germent les jeunes pousses qui à chaque génération infusent au capitalisme le sang nouveau qui lui permet de se prolonger en s'actualisant.

par Maurice JOYEUX

Heureuse gauche qui connu des Mitterrand, des Viviani, des Marquet, des De Mans, des Déat et maintenant un Vallon. Ce personnage vient du socialisme et du syndicalisme et plus que d'autres il est sensible aux réactions ouvrières. La mince couche de collectivisme dont il aime enrober son propos en fait le trait d'union naturel entre la droite dans le vent et la jeune technocratie aux dents de loup. Et c'est tout naturellement que le vieux, qui n'est pas né de la dernière pluie, s'est adressé à lui pour préparer la droite obtuse et mangée aux mites aux mutations de structures qui remettraient le système du profit sur un terrain plus ferme. Revaloriser la plus-value de l'entreprise sans dresser contre elle les travailleurs voilà le but secret, profond, machiavélique de l'amendement Vallon ! Bien sûr Debré et toutes les vieilles barbes du C.N.P.F. ont levé les bras au ciel, ont crié à l'hérésie nous ont rebattu les oreilles de l'autorité patronale. Ces messieurs ont un peu tripoté la Bourse afin d'inquiéter De Gaulle. Mais les jeunes patrons, les technocrates de choc ont applaudi, alors que dans les milieux de gauche et dans les milieux syndicalistes certains personnages se sont tus baissant pudiquement les yeux devant le bougre qui entendait pratiquer une politique « sociale » à l'américaine à laquelle ils aspirent sans encore oser l'avouer.

Mais que propose l'amendement Vallon ? Tout simplement d'intéresser le personnel aux bénéfices des entreprises que l'autofinancement ne manquera pas de procurer. Les bons apôtres. On se sentirait tout attendri de cette sollicitude qui tend à faire du patron le père de la grande famille qui travaille dans son entreprise comme autrefois le colonel fut le père du régiment, si l'on ne connaissait pas le dessous des cartes du jeu auquel ces personnages nous convient.

Devant les problèmes économiques que pose le Marché Commun, les industriels se trouvent dans l'obligation de moderniser leur outillage et le gouvernement qui a conscience de la nécessité d'établir des prix compétitifs, les pousse à investir des sommes importantes destinées à transformer leur entreprise. Où prendre l'argent ? Deux solutions s'offrent à eux : le prendre sur les marges bénéficiaires, sur leur profit. Ils ne le veulent pas et ils le pourraient difficilement, à moins d'accélérer les concentrations industrielles, mais la vieille droite attachée à « l'industrie en miettes » et au libéralisme entend rester maîtresse chez elle, ou alors réduire, ou plutôt freiner les rajustements de salaires, que l'augmentation du coût de la vie, comme l'augmentation de la production, justifient, et c'est à cette solution que s'est rallié le C.N.P.F.

L'organisation patronale a donc fait rentrer l'investissement financier dans le bilan global de l'entreprise où figure le salaire, et celui-ci n'est plus seulement dépendant des éléments traditionnels, l'amortissement, le prix de revient, le « profit légitime » (sic) mais d'un élément nouveau, l'investissement ! Les travailleurs sont conviés à participer par des sacrifices de salaires à l'investissement. C'est ce que la droite moderne appelle l'autofinancement. Mais le plus curieux c'est que cette opération a débordé le cadre patronal pour gagner le cadre syndical et il n'est pas rare de voir des responsables syndicaux vous tenir le même langage et faire dépendre la revendication des nécessités de l'investissement.

On reste confondu devant tant de sottise. Car enfin l'investissement augmente la plus-value de l'entreprise. Une usine dont le capital représente 100 millions de francs par exemple peut voir ce capital doubler si des sommes importantes ont été investies dans son outillage. Cette augmentation formelle d'une richesse qu'il possède en propre, le patron ne le devra plus à son épargne ou à sa dextérité en affaire, mais simplement à la crédulité de travailleurs bernés qui sacrifieraient leur salaire à l'enrichissement de leur patron avec l'espoir illusoire de travailler dans de meilleures conditions et d'assurer la pérennité de leur emploi.

En vérité les bras vous tombent. L'usine est la propriété d'un patron ou d'une société, et ce n'est pas à leur personnel de faire les frais d'améliorations qui augmenteront leur capital et également leur profit sur la fabrication. Et de toute façon ces sommes ne doivent pas constituer un article d'un bilan, mais être prises par le patron sur son profit, après que les autres postes financiers auront été établis en fonction des besoins de fonctionnement et des salaires.

Mais si les patrons ont trouvé cette grosse astuce pour résoudre les problèmes que la modernisation leur pose, si des bureaucrates ouvriers ont trouvé très bien que des travailleurs fassent les frais de l'enrichissement de leur patron, les ouvriers eux, ont dressé l'oreille et, perplexes, ils se sont interrogés sur une opération complexe qu'ils ne comprenaient pas bien et qu'on leur présentait comme une garantie du plein emploi, mais qui en réalité est l'application du mot d'ordre « faire payer les pauvres en faveur des riches ».

La droite moderne, les jeunes patrons, la technocratie, et en particulier celle qui avait fait carrière à gauche, a tout de suite compris que les travailleurs ne marcheraient pas longtemps, qu'ils finiraient par voir clair et que cette malice, cousue de fil blanc, risquait de relancer l'agitation sociale dans les boîtes. Ils ont alors monté la plus grosse escroquerie sociale du siècle. Ce fut l'amendement Vallon.

Il ne s'agissait pas, bien sûr, de renoncer à l'opération investissement imaginée par la vieille droite mais de lui fournir un alibi social. Les sommes récupérées sur les salaires allaient enrichir le patron, mais les salariés en échange recevaient soit des actions, soit une créance en argent. Et les travailleurs allaient être transformés en milliers de petits porteurs que manœuvrent les Conseils d'administration, qui serviraient d'appoint aux gros porteurs et que les jours de krachs ils se retrouveraient en caleçon sur le perron de la banque. Mieux l'association des travailleurs au système économique de l'entreprise les liait de telle manière que leur condition ne dépendrait plus de leur volonté de l'améliorer, mais du sort d'une entreprise capitaliste soumise aux aléas de la gestion, du marché, de la pression de l'Etat, etc. L'amendement Vallon c'est la véritable intégration du monde du travail à l'économie du profit, dont il devient un élément indissoluble. Cela tous les syndicats semblent l'avoir senti et ils ont rejeté l'amendement Vallon. Enfin tous, souhaitons-le !

L'amendement Vallon est un coup de sonde de la droite moderne et technocratique dont la politique consiste à engager le plus possible les travailleurs dans le système de façon à désamorcer toutes les tentatives de transformation sociale de l'économie. L'amendement Vallon, la reconnaissance de la section d'entreprise proposée par la C.F.D.T., la cogestion sous toutes ses formes concourent à un même but, solidariser les travailleurs avec le système qui les exploite. Et ce pâté qu'offre la technocratie au monde du travail est du type : un cheval, une alouette. Si les travailleurs s'y laissent prendre il perdront la faculté d'aller manger ailleurs.

Devant l'amendement Vallon la vieille droite a levé les bras au ciel. Elle craint d'ailleurs beaucoup plus les manœuvres des technocrates qui à coup de démagogie piperont les actions des travailleurs, que l'introduction de ceux-ci dans les affaires de l'entreprise, l'action des comités d'entreprise est là pour la rassurer. Pourtant si De Gaulle l'exige, elle s'inclinera et c'est alors que le mouvement ouvrier devra intervenir avec vigueur.

C'est vrai, que l'amendement Vallon est un mythe diabolique, mais pas dans le sens ou l'entend Debré. Il n'est après tout que l'aménagement de l'opération initiale qui est l'autofinancement de l'entreprise et il faut rejeter tout investissement qui limiterait les revendications des travailleurs. L'investissement concerne exclusivement les propriétaires de l'entreprise. Il faut refuser de tenir compte des investissements lorsqu'il est question de salaire ou de toute autre revendication. Les travailleurs n'ont pas à gérer le système qui les exploite, mais à le renverser et, en attendant ils doivent exiger des salaires décentes sans tenir aucun compte de problèmes qui ne les concernent pas.

Ne nous y trompons pas, c'est sur le problème que pose l'amendement Vallon, et en général tous les investissements, que les syndicalistes révolutionnaires se compteront dans les mois à suivre.

L'enseignement de la bourgeoisie et la discipline

Dans le secondaire, on a vu avec le bac 66 et la rentrée de septembre les premiers effets de la réforme Fouchet : de nombreux recalés n'étant pas autorisés à redoubler sont dans l'impossibilité de continuer leurs études. On sait à quoi aboutit le plan Fouchet : sélection, spécialisation extrême, ségrégation sociale, mainmise directe ou indirecte du patronat sur la formation professionnelle. Allant dans le même sens que les réformes de structure de l'enseignement, on assiste dans la plupart des lycées et collèges d'enseignement secondaire à un durcissement de la discipline. Face aux objectifs du plan Fouchet, la discipline, partie intégrante de l'enseignement de la bourgeoisie, vise essentiellement à préparer les esprits au comportement social adapté au régime. Bien sûr, interdire le port du pantalon aux filles, obliger des élèves jusqu'à 18 ans à se mettre en rang pour aller en classe porterait à rire si ce n'était lamentablement adjudantesque. Mais, à côté de ces mesures maladroites, il en est d'autres qui donnent à réfléchir : par exemple, sous couvert d'objectivité, on punit la lecture de tout journal, de tout livre non autorisé par la direction... on censure dans les journaux

de lycée tout article relatif à un contexte social ou politique. En fait toutes ces mesures correspondent étroitement au rôle essentiel de la discipline, qui est de former des individus coupés de la réalité sociale et d'annihiler toute révolte sociale chez des jeunes qui ne sont pas tous destinés à être des cadres supérieurs ou moyens.

Ne nous leurrions pas, cet état de fait n'est pas particulier au régime gaulliste. Si les méthodes de sélection et de ségrégation sociales ont été systématisées, si la discipline a été parfois renforcée, il n'en est pas moins vrai que dans tout régime bourgeois des règlements disciplinaires arbitraires sont imposés aux enseignants et aux élèves (qui seraient en fait les seuls habilités à la gestion de l'université) par des fonctionnaires d'autorité, auxiliaires du gouvernement. L'existence même d'une administration qui organise emplois du temps, « conseils de classes », « conseil de discipline », règlements intérieurs, etc., est la preuve que les structures de l'enseignement sont celles d'un enseignement de classe, destiné à empêcher chez les jeunes, comme chez les enseignants, une remise en question du régime bourgeois étatique.

Gérard GORLA.

André BRETON :

“ La Liberté est le seul mot qui m'exalte encore ”

L'Appel à la lutte

Voici le récit de l'un parmi les plus importants engagements politiques d'André Breton, celui qu'il fit, avec le groupe surréaliste et un certain nombre de mes amis, à l'occasion de l'émeute fasciste du 6 février 1934.

Dès le 8 février 1934, un certain nombre d'écrivains, alors pour la plupart inconnus, se réunirent dans l'atelier d'Henri Tracol, à Montmartre aux Artistes, 189, rue Ordener. Henri Tracol faisait partie d'un Groupe d'études sociales auquel j'appartenais. C'était avant toute manifestation du Comité de vigilance des intellectuels, avant même sa création.

Deux éléments s'y rencontraient : d'une part, les surréalistes, avec Breton à leur tête ; d'autre part, les membres du Groupe d'études sociales que je viens de mentionner.

Animés d'un vif sentiment de révolte contre le coup de force fasciste qui venait d'avoir lieu, ces hommes et ces jeunes gens décidèrent aussitôt la publication d'un manifeste, destiné à susciter la résistance au mouvement qui menaçait alors de triompher. Ce fut L'Appel à la lutte.

Les premiers animateurs étaient peu nombreux et décidèrent aussitôt la formation d'un comité de rédaction comprenant André Breton puis Armand Colombat et Simon Rubak (pour le groupe dont je faisais partie).

Dès le lendemain, le texte était prêt et les premières signatures collectées. On reste étonné par la qualité des signataires alors peu connus ou totalement inconnus tels que le metteur en scène Yves Allégret, le peintre Jean Aujame, l'acteur Roger Blin, le mime Roger Caccia, l'animateur de dessins animés Paul Grimault, le dessinateur Maurice Henry, l'acteur Sylvain Itkine, les cinéastes Jacques et Pierre Prévert, Jean Vigo, etc.

Passons sur les signatures d'écrivains ou d'artistes au nom desquels était déjà attachée une certaine notoriété : comme Jean-Richard Bloch, Félicien Challaye, Ramon Fernandez (comme on change), Valentine Hugo, Henri Jeanson, Fernand Léger, Michel Leiris, André Malraux (comme on change), Edouard Peisson, Henry Poulaille, Magdeleine Paz, Paul Signac, etc.

Mentionnons le nom des surréalistes, hélas, presque tous morts comme André Breton, Paul Eluard, René Crevel, Benjamin Péret, Yves Tanguy, Roger Vitrac, par exemple.



Victor SERCE, Benjamin PERET, Magdeleine PAZ avec André BRETON

Le 10 février, le texte est porté à l'imprimeur qui le tirait le jour même.

Ainsi, quatre jours après l'émeute du 6 février, la première réaction s'ébauchait. Le texte mentionnait notamment : « L'unité d'action de la classe ouvrière n'est pas encore réalisée. Il faut qu'elle le soit sur-le-champ. » Il se terminait par ces mots : « Nous avons tous présent à l'esprit la terrible expérience de nos camarades d'Allemagne. Elle doit servir de leçon. Vive la grève générale ! »

On voit que ce manifeste collait à la réalité la plus immédiate. Ces termes résonnent encore en mots d'aujourd'hui et pourraient être repris presque intégralement s'il y avait une opposition digne de ce nom.

Deux mois plus tard, le noyau des signataires initiaux publiait une Enquête sur l'unité d'action (18 avril 1934) où il était dit : « Toutes les manifestations qui ont répondu au coup de force fasciste du 6 février et notamment la grève générale du 12, ont simplement prouvé que le mot d'ordre « Unité d'action » répondait à un besoin pressant de la masse des travailleurs. »

Puis un questionnaire détaillé suivait, dont le sens général attaquait le mot d'ordre de « Front unique à la base », qui était alors le prétexte du P.C. pour éviter de se joindre au mouvement. Les surréalistes, et plus précisément Benjamin Péret, avaient rédigé le questionnaire. Ce fut moi qui reçus les réponses. Elles étaient passionnantes, mais un obstacle matériel empêcha leur publication. Breton avait présidé à ces deux entreprises, elle portèrent sa marque, la première surtout, dont nous pouvons rester fiers. L'Appel à la lutte fut le premier sursaut des antifascistes contre l'émeute du 6 février 1934.

Louis CHAVANCE.

Les surréalistes et la révolution sociale

« Silence ! il n'est pas de solution hors de l'amour. »
André BRETON (avril 1929.)

Pour ceux qui à notre époque abordent pour la première fois le surréalisme sans connaître les créateurs du mouvement, sans les avoir jamais rencontrés, la première sensation ressentie est celle du rire.

Un rire qui est celui que l'on ressent devant une évidence telle que l'on se trouve confondu de ne l'avoir pas reconnue plus tôt.

Pareille à la « Lettre volée » de Poe, l'innocence première du surréalisme sera sa propre barrière vis-à-vis des gens sérieux et des « chercheurs ». Car lorsque l'on connaît cette évidence-là, il n'est plus besoin de fouiller dans l'enchevêtrement des moyens d'expression pour créer. Cette innocence, « Innocence sans laquelle il ne saurait y avoir d'appréhension affective de l'œuvre d'art et qui nous quitte au soupçon d'un piège », (La Clé des Champs) est pour Breton et ses amis le synonyme de l'amour. C'est cette passionnante ouverture à pleins bras sur la vie, cette croyance en l'homme et en lui seul, débarrassé de toute obligation extérieure, qui permit au surréalisme de changer complètement la vie.

C'est une terre ferme, aujourd'hui plus que jamais, mais avec ce qu'il faut d'insolence pour ridiculiser l'intellectualisme.

Aucune compromission n'étonne aujourd'hui. Que ce soient les douteuses déclarations d'un Steinbeck, face au Vietnam, les faux-fuyants d'un Camus envers l'Algérie ou la « destinée » d'un Malraux, de « l'Espagne au Gaullisme ». Rien n'a plus d'importance, car on sait que jamais le surréalisme ne trahira, que la signature de Breton au bas d'un manifeste sera toujours un garant de sécurité intellectuelle, un gage de pureté.

Breton et ses amis apparaissent, vis-à-vis de qui ne les connaît pas personnellement, comme ceux qui peuvent se permettre de rire, parce que jamais l'ombre d'une compromission n'a pu leur être reprochée. L'intransigeance qu'on leur reproche habituellement fait maintenant figure de vigilance visant à conserver intact un des seuls mouvements totalement propres de notre époque.

La lutte incessante pour la culture, qui fut celle de Breton, devait amener le mouvement à se placer « au-dessus » de toute critique, chaque prise de position en face de telle ou telle œuvre, ou mouvement, ou tentative, faisant alors jugement indiscutable et sans réplique.

Il est impossible de ne pas être surréaliste à un moment ou à un autre, si l'on se réclame de la révolte et de la remise en question de tous les systèmes sociaux existants.

Breton écrit dans « La claire tour » :

« Où le surréalisme s'est pour la première fois reconnu, bien avant de se définir à lui-même et quand il n'était encore qu'association libre entre individus réjetant spontanément et en bloc les contraintes sociales et morales de leur temps, c'est dans le miroir noir de l'anarchisme. »

« Anarchie ! ô porteuse de flambeaux ! »

qu'ils s'appellent non plus Tailhade, mais Baudelaire, Rimbaud, Jarry, que tous nos jeunes camarades libertaires devraient connaître comme tous ils devraient connaître Sade, Lautréamont, le Schwob des « Paroles de Monelle ».

« Pourquoi une fusion organique n'a-t-elle pu s'opérer à ce moment entre éléments anarchistes proprement dits et éléments surréalistes ? J'en suis encore, vingt-cinq ans après, à me le demander. »

« Les surréalistes ont vécu alors sur la conviction que la révolution sociale étendue à tous les pays ne pouvait manquer de promouvoir un monde « libertaire » (d'aucuns disent un monde surréaliste, mais c'est le même). Tous, au départ, en jugèrent ainsi, y compris ceux (Aragon, Eluard, etc.) qui, par la suite, ont déchu de leur idéal premier jusqu'à se faire dans le stalinisme une carrière enviable (aux yeux des hommes d'affaires). »

« On sait assez quel impitoyable saccage a été fait de ces illusions durant le deuxième quart de ce siècle. Par une affreuse dérision, au monde libertaire dont on rêvait, s'est substitué un monde où la plus servile obéissance est de rigueur, où les droits les plus élémentaires sont déniés à l'homme, où toute vie sociale tourne autour du policier et du bourreau. Comme dans tous les cas où un idéal humain en arrive à ce comble de corruption, le seul remède est de se retremper dans le grand courant sensible où il a pris naissance, de « remonter aux principes » qui lui ont permis de se constituer. C'est au terme même de ce mouvement, aujourd'hui plus nécessaire que jamais, qu'on rencontrera l'anarchisme et lui seul... »

« Cette conception d'une révolte et d'une générosité indissociables l'une de l'autre et, n'en déplaise à Albert Camus, illimitables l'une comme l'autre, sans réserves les surréalistes aujourd'hui la font leur. Dégagée des brumes de mort de ce temps, il la tiennent pour la seule capable de faire resurgir, à des yeux d'instant en instant plus nombreux. »

« La claire tour qui sur les flots domine ! »

Les surréalistes seuls n'ont jamais senti le besoin de se « justifier ». Breton, dans un texte attaquant Albert Camus, disait : « Le mot alibi est affreux : il est du vocabulaire de la répression ». Il n'y a que les imbéciles qui ont besoin qu'on s'explique sur une attitude aussi claire que celle qu'ont toujours adoptée les surréalistes.

André Breton, pour qui la poésie, la révolte, en fait toute création, se résumait dans le mot « amour », auquel il a redonné sa vraie valeur à une époque où le « sentiment » est sans cesse ramené à son niveau le plus bas, est certainement un des hommes les plus marquants de notre temps.

Jean ROLLIN.

L'aigle s'est envolé...

« La liberté est le seul mot qui m'exalte encore »

André BRETON

Il est incontestable qu'André Breton fut une lumière drapée de rigueurs, mais aussi un homme pour qui la Poésie et la Liberté furent, non des choses incertaines, des raids de brumes sur les artères, mais des constantes de forces dans un univers d'aléatoires et d'éphémères.

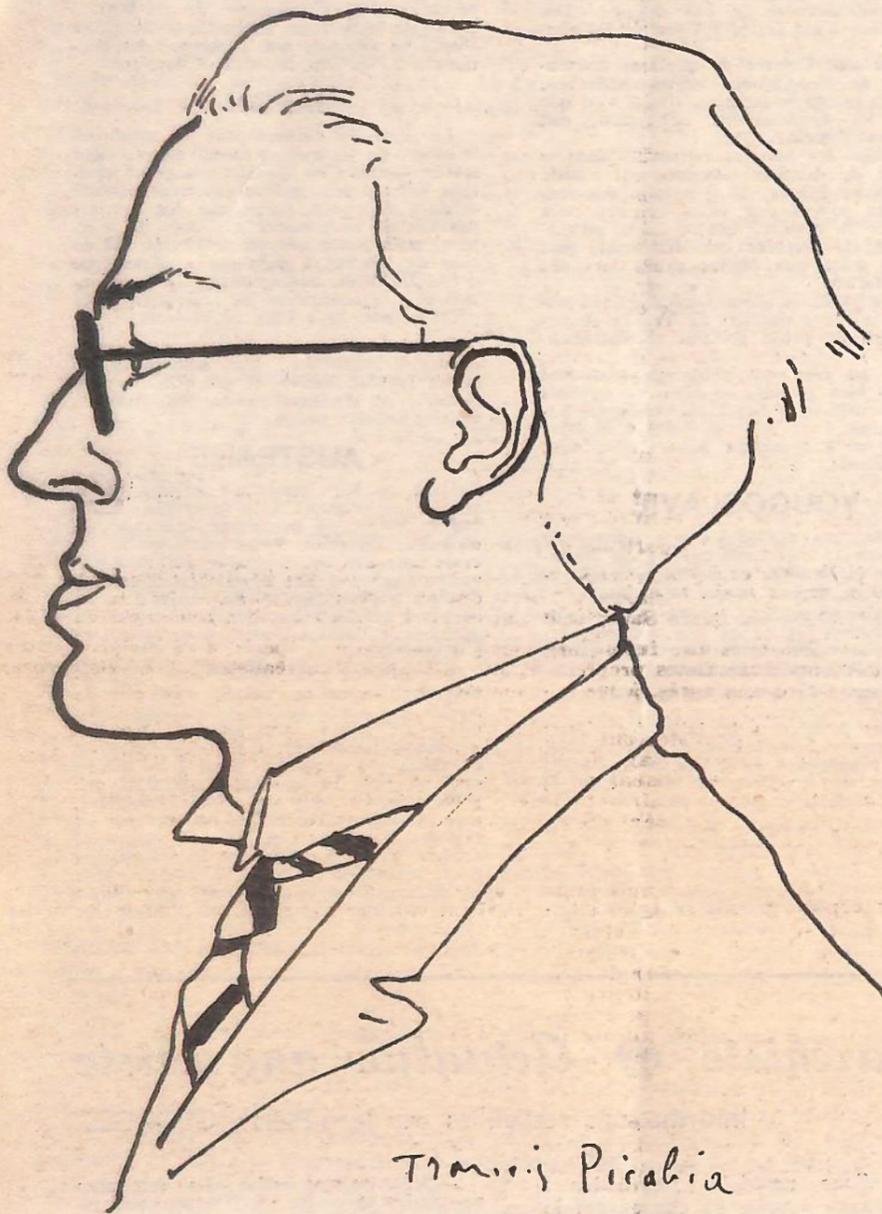
Sa disparition soudaine, brutale pour ses proches, sentimentalement pénible à évoquer pour ses amis, tant sa vie fut un défi, une révolte constante pénible les compromissions, les honneurs, les puissances d'argent, les faiblesses les plus folles qui nous rendent moins naïfs, moins rêveurs, les confusions, me donne l'assurance que son message — il n'est que de voir dans la vie quotidienne, les lézardes que le surréalisme a provoqué dans la bâtisse du « goût artistique » — va ENFIN, définitivement prendre fermentation dans la tâche quotidienne de chacun, va perforer d'un trident de foudres le cœur de la jeunesse.

Bien avant que la prose et la poésie d'André Breton ne soient connues de tous, sa philosophie, « son » surréalisme, auront croché bien des âmes pieuses, y extirpant une fois pour toute la larve Dieu en leur faisant comprendre les convulsions passionnées de l'Amour fou, auront tressé autour des branches de

X générations à venir, un échafaudage de désirs libérés de la gangue des contraintes, et permettront aux mains, habiles à mendier des caresses frôlant la gaudriole vulgaire, à ne plus agir que comme complices du feu et du vent qui érodent nos corps de l'intérieur.

Entre le langage et les structures surréalistes élaborées par André Breton dans son premier manifeste, le roc de la raison fut pulvérisé, cette raison raisonnée qui émascule nos penchants les plus cachés et qui tient parvis au seuil des consciences. La première fois où je m'instruisis de cet orage qui a nom surréalisme, c'était il y a douze ans, j'étais sur le point de céder aux illusions, aux apparences, j'étais prêt à damner les cygnes de ne pas me faire entendre leur chant de mort en les voyant glisser sur la poitrine des lacs, j'étais un militant anarchiste sur le point d'empoigner, dans ma frénésie de vivre, la main courante de l'acte gratuit et de la démençe ; André Breton fut dès lors mon guide, mais surtout un tremplin de forces vives qui avaient noms : Liberté-Amour-Poésie, qui resteront mes aimantations dans le labour des jours à vivre.

En le voyant, nous étions frappés par sa stature de citadelle, ses épaules larges et massives, son thorax alpestre et son port de tête léonin. Il ne parlait que rarement, se contentant d'approuver ou de désapprouver, mais toujours avec la plus extrême gentillesse. Il n'avait rien d'un juge, malgré sa réputation de sectaire et d'intransigeant, mais bien la sensibilité d'un médium farouchement épris de poésie. Il avait toute confiance envers ses amis, ceux qu'il accueillait aux réunions journalières que nous tenions dans des cafés, situés de préférence au centre de Paris : Le Palais Royal, les Halles... Chacun pouvait y parler librement... Il n'y avait pas « d'examen d'entrée » pour faire partie du mouvement surréaliste, il suffisait d'être, soit parrainé par un ami déjà au mouvement, soit, comme moi, d'écrire directement à André Breton en lui parlant de ses difficultés de vivre et surtout de ses aspirations. Il ne se trompait jamais sur le sens occulte à donner à ce genre de lettres... la sincérité étant toujours les lèvres de l'action.



Francis Picabia
Paris 1920

ANDRÉ BRETON

Cet homme qui habitait depuis plus de trente ans en plein Paris, au 42, rue Fontaine, connu du monde entier, vivait aussi discrètement et aussi pauvrement qu'un alchimiste du Moyen Age. Sa porte était depuis longtemps interdite aux journalistes en quête d'un écho, aux importuns paranoïaques ; il ne vivait pas en reclus, loin de là, mais seuls avaient droit d'entrée ses amis, anciens et nouveaux, qui venaient recharger leurs neurones à son magnétisme de voyant, qui venaient s'initier à la VRAIE VIE trinomique de la Liberté, de l'Amour et de la Poésie, sans laquelle notre existence ne saurait être que châtrée, amputée des joies, des révoltes libératrices que paralysent nos corps vêtus de systèmes. Cette forteresse de la pensée libre était aussi imprenable qu'une hostie consacrée pour les athées que nous sommes ; ces derniers temps, un écriteau avait été apposé sur sa porte : « Je ne reçois personne, pas même sur rendez-vous. » Pour ses amis anarchistes, il n'y avait pas d'exclusives... Il devait venir au groupe Louise Michel nous donner une conférence, quand son asthme lui aurait laissé quelque répit, insigne honneur pour un homme de sa trempe...

« Tout le printemps s'ouvrait au fond de ses yeux », cette phrase qu'il écrivait dans son « Ode à Charles Fourier » pouvait s'appliquer à lui-même. En rejoignant les grands transparents dans une approche ultime de « l'or du temps », André Breton n'est mort qu'en apparence... Il sera toujours vivant en nous, anarchistes et surréalistes.

Dans la houle des ombres et des soleils furieux qui hantent nos vies, il existe un point limite où « la raison n'a plus raison », où nos regards changent de couleurs, où les servitudes fondent sur nos ventres d'hommes libres, où l'or surréaliste nous brûle.

J.-C. TERTRAIS.

Critique sur un critique de notre époque

« Ce ne sont pas eux, mais les nazis qui sont descendus dans la rue » en tirant au hasard dans la foule. » Ce n'est ni Péret ni Breton qui ont sauvé, de 1940 à 1945, « l'honneur des poètes », mais bien ces écrivains — quelques-uns, justement, venaient du surréalisme — auxquels la tragédie a rendu un peuple, un langage, une patrie. » (1).

Pierre de Boisdeffre, saint André Breton « Les Nouvelles littéraires », 6 octobre 1966.

Que l'on soit d'accord sur un mouvement ou non cela est une chose, mais la subjectivité de la critique amène à de bien curieuses manières de juger.

J.-P. Crespelle dans « France-Soir » (le seul quotidien vendant plus d'un million), du 30 septembre, nous en donne un exemple à propos de la mort de Breton.

Après nous avoir dit que la forme surréaliste était partout : « Le théâtre, le cinéma et jusqu'à la couture de la décoration des grands magasins devaient en être profondément marqués » ; il nous prouve par son article que l'esprit surréaliste n'est nul part (surtout pas chez lui).

Dans la seconde partie, sous le titre : « Une personnalité rayonnante », il nous démontre comment démolir « une personnalité » et les motivations historiques d'un mouvement.

« Malheureusement, sa personnalité rayonnante avait un côté sombre, un caractère ombrageux qui le portait à se prendre très au sérieux. Croyant fermement qu'il était investi d'une mission, il fulmina, dès 1929, sa première excommunication, pour maintenir dans sa pureté la doctrine du surréalisme. »

Le côté sombre du rayonnement, voilà qui se veut dialectique, mais surtout insidieux et n'explique rien, bien entendu, J.-P. C. veut, sans doute, parler des exclusions d'Artaud, de Soupault et de Vitrac « séparation » qui sera formulée au grand jour et dans le second manifeste du surréalisme. La moindre des choses serait de le signaler au lecteur non averti. Quant à la « pureté de la doctrine » il semble qu'elle n'était pas encore très fixée, puisque les exclusions et désaccords tournèrent autour de l'alliance avec le P.C. censé représenter encore la révolution. (Cf. : le surréalisme au service de la révolution.)

« Bouleversé par la révolution russe, il s'était rallié au communisme en 1927. Mais après avoir converti Aragon, alors fort réticent, il rompit avec le parti. »

« Bouleversé... etc. » autrement dit « il » représente le mouvement surréaliste tout seul et qu'après avoir converti Aragon, content de lui, il est parti. Bien sûr tout cela est faux.

Il s'agit ici du drame de toute une génération d'intellectuels attirés vers le communisme par la révolution d'Octobre et qui peu à peu seront repoussés ou dégoûtés de ce « parti du prolétariat ».

Les surréalistes entrevoient à l'époque, un changement de la vie, que les esprits obtus des membres du P.C. ne comprenaient pas, liés qu'ils étaient à l'aspect purement politique de la révolution (changer la vie-Rimbaud, transformer le monde-Marx). Les relations des surréalistes et du P.C. se déroulaient alors dans une ambiance de surveillance créée par des séances de contrôle : « Ces commissions étaient composées de trois membres toujours inconnus de moi et qui ne se désignaient que par des prénoms. Il s'agissait généralement d'étrangers, ayant une connaissance très imparfaite du français. A part cela, rien ne ressemblait plus, quand j'y songe, à un interrogatoire de police » (cf. : Breton-Entretiens) ; l'on comprend que dans cette atmosphère de « tchéka » les relations ne purent durer.

Quant à Aragon il fut assez grand pour se convertir tout seul, son voyage en Russie « soviétique » avec Georges Sadoul fut le début de sa carrière. Après avoir assisté au II^e Congrès international des écrivains révolutionnaires à Karkhov, il se sentit devenir prolétarien. Dans une lettre à l'Union internationale des écrivains, il dénonce l'idéalisme, le freudisme et le trotskysme et proclame son attachement à la « ligne générale ». Ensuite il publie un poème « Front Rouge » que Breton essaie de défendre dans « Misère de la poésie ». Aragon se désolidarise de la brochure de Breton, et depuis, il a préféré rester derrière le drapeau couleur sang séché et les poèmes prospectus publicitaires : « Demandez un Guépéou, vous qu'on plie et vous qu'on tue... »

« Un aspect singulier de son comportement était son goût pour une vie rangée d'homme de lettres bourgeois. Durant 45 ans il mena dans son appartement-atelier de la rue Fontaine, au milieu de ses fantastiques collections de peintures surréalistes, d'objets océaniques, de pierres étranges et de poupées indiennes, l'existence casanière d'un homme de cabinet dans le même temps, même où il affirmait : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tuer (sic) au hasard tout ce qu'on peut dans la foule. »

70-45 ans, voilà un bourgeois bien précoce ; que Breton soit d'origine bourgeoise, il ne s'en est jamais caché. Ce qui gêne J.-P. C., et bien d'autres, c'est que Breton n'ait pas été un ouvrier d'usine ou un « bandit », qui sait. Une personne, participant à quelque degré que ce soit de l'esprit révolutionnaire, devrait être — selon eux — dans la misère ou en prison.

Quant au style de vie et à l'environnement, Breton, n'étant pas le facteur cheval, a préféré construire son « milieu » à partir d'objets et non de cailloux. Il semble que cela vaille bien tous les musées imaginaires de Malraux, et de tous les apôtres de la « participation passive ».

Par contre, on peut se demander qui est J.-P. Crespelle (à part un mauvais critique pictural), peut-être un nouveau Lénine, en peau de lapin, qui n'a pas été jusqu'au bout de sa pensée et qui eût pu traiter Breton de petit-bourgeois-anarchiste. Les coups de pistolet pour l'anarchie, voyez-vous.

Il est significatif que n'importe quel personnage qui refuse de comprendre (ou de contester) un tant soit peu l'esprit surréaliste, cite toujours la fameuse phrase de Breton : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule (sans citer ce qui suit) Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le système d'aviilissement et de crétinisation en vigueur, a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon » (cf. : Deuxième manifeste). Replacée dans son contexte, cette phrase exalte la révolte pure, au niveau des illégalistes et, par là-même, la colère d'un suicide collectif. Evidemment, c'est métaphorique, ce que tout critique mal intentionné néglige. Si J.-P. C. faisait cet acte, à défaut d'un simple critique, il ferait un simple fait divers et il pourrait « paraître » dans « France-Soir ».

G.-A. BODSON.

(1) Voir en réponse « Le déshonneur des poètes », de Péret.

Notre couverture

La plaquette a été publiée par la Librairie « La Vieille Taupe »

Les signataires du tract « Hongrie, soleil levant » sont les suivants : Anne BEDOUIN, Robert BENAYOUN, André BRETON, Adrien DAX, Yves ELLEQUET, Charles FLAMAND, Georges GOLDFAYN, Louis JANOVER, Jean-Jacques LABEL, Gérard LEGRAND, Nora MITRANI, Benjamin PERET, José PIERRE, André PIEYRE de MANDIARGUES, Jacques SAUTES, Jean SCHUSTER, Jacques SENELIER, Jean-Claude SILBERMANN.

ESPAGNE

LE PRIX NOBEL

« La Vanguardia » de Barcelone a reproduit l'article d'un journal norvégien dans les termes suivants :

« Le généralissime Franco est proposé pour le prix Nobel de la Paix. La nouvelle, d'un quotidien norvégien a été diffusée par l'Associated Press ».

« Oslo, 22. — L'agence de presse Associated Press s'est fait l'écho d'une nouvelle diffusée par le journal du soir de cette capitale, *Verdens Gang*, selon lequel le chef d'Etat espagnol, le Généralissime Franco, a été proposé pour le prix Nobel de la Paix.

« Citant des sources bien informées, le journal en question déclare que cette proposition a été faite par un groupe de professeurs étrangers qui enseignent à l'Université germano-occidentale de Cotinga.

« *Verdens Gang* écrit que les auteurs de la proposition justifient celle-ci par la « sage et prudente politique extérieure » qui a maintenu l'Espagne en marge de la guerre durant 27 ans. Par là, Franco contribue à l'équilibre européen et à la préservation de la paix mondiale, poursuivent les auteurs.

« Le même journal ajoute que le groupe de professeurs en question félicite Franco pour sa coexistence économique avec l'Union Soviétique et d'autres pays de l'Est, contribuant ainsi à une meilleure entente entre les deux blocs ».

Tel quel ! Ces braves professeurs voulaient peut-être gagner le prix Nobel du meilleur canular, à moins qu'ils ne cherchent à tout prix à discréditer cette institution. Il faudrait peut-être demander aux Espagnols ce qu'ils en pensent ? Qui sait s'ils n'ont pas le sens de l'humour ?

LES ELECTIONS SYNDICALES

Plus de cinq millions de travailleurs espagnols ont participé aux élections syndicales qui ont débuté le 24 septembre. Le pourcentage des votants est le plus bas au pays basque et en Catalogne, où les consignes données par l'Alliance Syndicale C.N.T. - U.G.T. - S.T.V. (« Confédération Nationale du Travail », « Union Générale des Travailleurs » et « Solidarité des Travailleurs Basques ») ont été suivies.

Nous avons reçu d'Espagne « Solidaridad Obrera », organe clandestin de la Confédération Régionale du Travail de Catalogne (C.N.T.), qui consacre une large place à ces élections. Le tract distribué aux travailleurs, et les engageant à s'abstenir de voter, accompagnait cette publication. En voici la traduction :

SCANDALEUSES ELECTIONS SYNDICALES

Il ne peut y avoir d'élections libres dans un pays où la liberté n'existe pas, où les droits de l'homme sont continuellement bafoués.

Travailleurs ! Vous pouvez voir, durant ces journées, des « slogans » qui vous invitent à participer à la grande farce :

« Votez pour le meilleur », « Ton vote les protège », etc.

Assez de mensonges ! Personne ne doit faire écho aux hiérarchies de la C.N.S. (« Centrale Nationale Syndicaliste ») et au régime. Entrer dans le jeu de l'appareil syndical du « Mouvement »

et du système, c'est devenir complices de ceux-ci.

Les représentants qui seront élus à ces élections, en supposant qu'ils aient de nobles intentions, n'auront pas la possibilité de changer quoi que ce soit, de défendre vos intérêts et de représenter authentiquement la classe ouvrière.

Plus que jamais, l'abstention électorale est un impératif moral, durant ces heures où la dictature franquiste cherche fébrilement des appuis.

Que les responsables du désastre national et leurs comparses demeurent donc seuls ! C.N.S., non — Syndicats libres, oui.

Rejetons ce faux syndicalisme, l'exploitation sociale, l'oppression et le despotisme !

Reclamons les libertés syndicales et politiques, sans C.N.S., sans Phalange, sans Franco, sans tyrannie.

ALLIANCE SYNDICALE ESPAGNOLE C.N.T. - U.G.T. - S.T.V.

Septembre 1966.

Et Guillermo Abraham conclut dans « Soli » : « La dictature franquiste a un seul avenir dialectique : tomber par la violence, puisqu'elle fut créée par la violence. Le peuple espagnol doit revendiquer la tradition de guerrilla du pays, l'action directe anarcho-syndicaliste. »

GRECE

LE MOUVEMENT AGRAIRE EN MACEDOINE

(de notre correspondant à Athènes)

A Salonique, une manifestation pacifique organisée par l'Union Panhellénique des Coopératives Agricoles, devait se terminer dans le sang.

Les paysans avaient décidé de manifester pour protester contre le prix d'achat du blé, fixé arbitrairement par le gouvernement. Le 10 juillet, dès six heures du matin, des centaines de tracteurs et des remorques emplies de paysans, commencèrent à arriver dans les faubourgs de la capitale macédonienne. Ces hommes venaient des diverses régions de la Grèce du Nord, et portaient des pancartes où l'on pouvait lire : « Nous avons faim » et « l'armée avec le peuple ».

De puissantes forces de police étaient concentrées sur la route nationale de Salonique à Athènes, ainsi que dans le quartier de Phoenix. Des heurts ne tardèrent pas à se produire entre les manifestants et les troupes de répression qui agissaient avec une rare brutalité. Les paysans contre-attaquèrent en lançant des pierres.

Vers 10 heures, un groupe de 300 paysans environ parvint à briser l'encercllement, et réussit, par les rues secondaires, à gagner le centre de Salonique, objectif des manifestants.

De nouvelles forces de police, dont certaines unités, arrivées spécialement par avion, étaient alors engagées dans la lutte. De nombreux paysans étaient blessés.

Au pont de Dentrepotamos, les manifestants obligent la police à céder du terrain, c'est alors que les policiers ouvrent le feu. Dix-sept hommes tombent. Cette première phase de combat a duré trois heures.

De 12 h 30 à 15 h 30 une accalmie permit aux manifestants de se regrouper. Les combats reprirent à 16 h 30, place de Metaxa. 200 blessés sont recensés, les 2/3 sont des paysans, une vingtaine de ces derniers ont été atteints par des balles. Pour-

tant un bilan exact semble difficile à établir, car les paysans évitent de se présenter dans les hôpitaux, de crainte d'être arrêtés. L'affrontement prit l'allure de combats de rues, les chars de l'armée furent mis en place.

Le total des arrestations s'élève à 150 personnes, parmi lesquelles de nombreux habitants de Salonique qui n'avaient pas pris part aux événements, et ceci pour accrédi-ter la version gouvernementale de la participation aux manifestations d'éléments non paysans, reprenant le vieux mythe facile des agitateurs communistes.

En Grèce, l'Etat policier continue la tradition fasciste de ces trente dernières années.

ITALIE

Trieste

A la suite d'une décision de « l'Institut pour la reconstruction industrielle », c'est Trieste qui doit devenir la capitale de la construction navale en Italie, aux dépens de Gênes ; d'où d'importantes grèves contre les licenciements dans cette dernière ville.

Personne ne prévoyait de grève à Trieste, soi-disant favorisée. Seulement pour une fois la manœuvre bourgeoise consistant à diviser la classe ouvrière a été déjouée. Des « troubles » ont éclaté à Trieste ! 70 blessés.

« Ils sont l'œuvre de quelques communistes, de Pro-Chinois, d'Anarchistes », clame la presse bourgeoise. (Il est vrai que toutes les organisations de gauche ont condamné l'émeute...)

Pourtant les ouvriers retranchés dans le quartier de la San Giacomo ont résisté vingt-quatre heures, et il a fallu des renforts de polices des villes voisines pour maîtriser la révolte ; quatre cents personnes ont été arrêtées immédiatement, puis d'autre grâce aux photos prises lors des manifestations.

Ces « incidents » ont donc bien été l'œuvre de la classe ouvrière de Trieste et non seulement de petits groupes révolutionnaires.

Car, ou bien ces petits groupes sont devenus bien grands, ou bien les ouvriers ont débordés leurs directions syndicales traditionnelles.

Dans un cas comme dans l'autre nous applaudissons.

YUGOSLAVIE

N'ayant pas réalisé leurs « normes de production », trois cents ouvriers de la fonderie de Maldenovic en Serbie, ont été punis : 10 % de leur salaire en moins.

Réaction immédiate : grève de vingt-quatre heures, et ce qui est malheureusement moins courant, des sabotages eurent lieu pour briser des machines.

A la suite de cette réaction la direction annula les sanctions.

Leçons à tirer : la lutte des classes existe encore bel et bien en Yougoslavie, pays « communiste », et l'action directe, le sabotage, sont toujours des armes efficaces au service de la classe ouvrière.

U.R.S.S.

La « Pravda » annonce que, profitant de la réforme économique qui a étendu les pouvoirs des directeurs d'entreprises, cer-

tains d'entre eux ont procédé à des « licenciements abusifs ». La situation est d'autant plus grave que fréquemment la section syndicale d'entreprise s'est alliée au directeur pour licencier arbitrairement les travailleurs.

Sans commentaire.

VIETNAM

Saigon (de notre correspondant particulier). La direction de la police vient d'annoncer que, dans le but d'encourager les agents de police à exterminer les communistes, il est promis, à l'occasion des élections, une récompense de 10 000 \$, à qui capturera mort ou vif un terroriste vietcong, et ceci jusqu'au 12 septembre. Les soldats sont encouragés, en dehors des heures de services, à tuer et capturer les vietcong, ils recevront la même récompense. En outre, le président du Comité combiné de Sécurité de Saigon-Giadinh, le lieutenant-colonel Nguyen-Van-Luan, rappelle à la population que ceux qui « tueront, captureront ou aideront les bureaux de sécurité à capturer les terroristes recevront des récompenses allant de 50.000 à un million de piastres ».

La direction de la police nationale fait savoir qu'une récompense de 30 000 \$ a été attribuée à un agent de police qui a abattu un vietcong qui « sabotait les élections » à Phu-Tho, le 30 août dernier.

JAPON

Le Japon est le seul pays du monde où la guerre du Vietnam a suscité une réaction saine : l'appel d'un syndicat à la grève générale. Celle-ci n'a malheureusement pas été suivie ; mais non parce que les ouvriers japonais ne soutiennent pas ceux du Vietnam, mais parce que les syndicats ont eu peur de l'aspect « politique » d'une telle grève. De même nos syndicats « révolutionnaires » se contentent de faire signer des pétitions pour la « Paix au Vietnam ».

Pendant cette grève, le mouvement étudiantin Zeuskakonon, seul mouvement de masse révolutionnaire et non stalinien au monde, s'est distingué par les affrontements violents avec la police.

AUSTRALIE

Dans ce pays, pourtant un des moins peuplés par rapport à la superficie, l'automatisation risque de provoquer une crise de chômage. En effet, selon une enquête récente faite à Sydney, plus de 400 000 travailleurs devront être déplacés et affectés à d'autres emplois dans les dix années à venir, au point qu'il est question de nommer un ministre de l'automatisation pour faire face à ce problème.

Une solution serait évidemment la réduction des heures de travail, mais cela ne semble pas plaire beaucoup aux capitalistes du coin ; même dans les pays les plus « avancés socialement » il ne faudrait tout de même pas exagérer ! Pour ceux qui ne seraient pas au courant, précisons que l'Australie vit sous un régime bourgeois, avec les mêmes contradictions que tous les régimes bourgeois, et que sa prospérité relative, due principalement à la limitation de la main-d'œuvre et à la modernisation des pays neufs, n'en est, comme nous venons de le voir, que très artificielle et éphémère.

La scandaleuse affaire Ben Barka

Conférence publique organisée par le Groupe libertaire Louise-Michel

C'est devant une assistance d'environ 800 personnes, qui dès 20 heures, commençait à affluer, que Maurice Joyeux prit la parole pour présenter les deux orateurs de la soirée : Daniel Guérin, auteur de différents livres, dont « Jeunesse du socialisme libertaire », de l'anthologie de textes anarchistes « Ni Dieu, ni maître » et du petit livre publié chez « Idées » « L'Anarchisme ». Morvan Lebesque, qu'on ne peut pas ne pas connaître, chroniqueur du « Canard enchaîné » et auteur du « Albert Camus par lui-même » aux éditions « Microcosmes », qui tous deux suivaient depuis le début les audiences de la « scandaleuse » affaire Ben Barka.

Daniel Guérin, d'abord, nous confia ses impressions d'audience, nous dit la collusion des gouvernements français et marocain et dénonça une éventuelle participation de la C.I.A. à l'enlèvement du Leader révolutionnaire Mehdi Ben Barka. Il nous dit le honteux truquage du procès, les questions que l'on ne pose pas, les réponses que l'on ne peut pas faire, les insultes de flics dans le box des accusés, lancés aux témoins à la barre : « Tais-toi négrillon ! » Le truquage du procès. Pour défendre qui ? Pour camoufler qui ? Il nous dit être réduit aux hypothèses. Et qui donc, dans cet embrouillamini, peut-on soupçonner ? Certes, le procès est bien monté : l'on n'y peut rien comprendre.

Et lorsque il y a quelques heures, le directeur de la Sûreté Marocaine Dlimi, étant arrêté au Palais, le procès stoppait pour un temps indéterminé, mais qui nous empêche de soupçonner que lorsque celui-ci

reprendra, l'arrivée à Paris d'un nouvel accusé envoyé par le Maroc ? L'on peut faire traîner cela indéfiniment, jusqu'à l'oubli peut-être ?

Puis vint le tour de Morvan Lebesque. Lui aussi a assisté aux audiences. Il nous explique ce qu'il sait, l'attitude des accusés, des témoins. Il nous parle d'Azemouri qui, se trouvant dans la salle, sera chahuteusement applaudi par les assistants.

Diverses questions ensuite se succéderont, la salle veut savoir, la salle gronde d'indignation aux diverses révélations de ce procès. Hélas ! l'heure nous pressant, nous serons obligés de conclure. Maurice Joyeux remercie les conférenciers.

Le groupe libertaire Louise-Michel ne peut que se féliciter du succès de cette magnifique conférence, d'une brûlante actualité.

Après ce premier succès de la saison, nul doute que d'autres suivront, qui en seront dignes.

KUGER.

JAPON

Nous avons reçu le premier numéro de la revue « Front Noir », organe de la Fédération des Jeunes Anarchistes du Japon. Signalons également la

sortie d'une nouvelle publication : « Résistance » prise en charge par le groupe de Kyushu.

BRESIL

Nos camarades ont pu faire passer dans le « Journal do Brasil », un des grands quotidiens du pays, un commentaire sur le Livre de Daniel Guérin : « L'Anarchisme ». La parution de « Ni Dieu ni maître » aux éditions de Delphes est aussi annoncée.

Les librairies du pays vendant des livres en français, sont déjà en possession de « L'Anarchisme ». C'est pourquoi notre correspondant demande que tous les journaux et publications anarchistes soient envoyés à :

M. PÉREZ
Caixa Postal 1
(Agencia de Lapa)
Rio de Janeiro
BRESIL

Nos camarades ont également inauguré durant le mois de juillet leur local du Centre de Culture de Sao Polo, adapté pour y jouer des pièces de théâtre.

URUGUAY

Au cours de ce séminaire, l'ALU (Alianza Libertaria de l'Uruguay) a pu faire un bilan des activités anarchistes dans ce pays.

— Lutte contre le régime franquiste axée dans le sens de la Campagne internationale pour la liberté des détenus politiques en Espagne et au Portugal.

— Participation active des camarades anarchistes au centre d'action populaire qui édite une revue mensuelle, « Tareci » destinée à assurer une présence révolutionnaire face aux partis politiques et aux syndicats intégrés. Quatre jours après la parution du premier numéro, tous les exemplaires étaient vendus.

— La Communauté du Sud qui en est à sa onzième année et où les anarchistes jouent un rôle prépondérant. Les fondements de base de cette communauté sont les suivants :

- Fraternité : la hiérarchie est absente.
- Unanimité.
- Travail en commun.
- Propriété en commun.
- Libre adhésion.
- Education intégrale, intellectuelle et physique.
- Responsabilité face à la société de façon à ne pas s'isoler.

Les structures sont les suivantes :

— Assemblée générale de tous les membres qui élabore des plans, et désigne des équipes de travail pour :

- Le service du camp (cuisine, entretien, etc.).
- L'éducation des enfants.
- La production de la ferme.

— La production industrielle, principalement un atelier d'Arts graphiques qui travaille pour des syndicats, des coopératives, des universités, etc.

Certainement imparfaite, cette expérience est très intéressante car elle démontre que la vie en collectivité n'est ni une utopie ni un simple souvenir.

Polémologie et anarchisme

à propos du livre " le phénomène guerre " de Gaston BOUTHOU

« En matière sociale, la grande difficulté est de détruire. Le ciment armé du temps s'est durci ? Il faut des hommes forts pour en venir à bout...

Avec les meilleures intentions du monde, les hommes consolident, alors que le temps marche. Un jour vient où le ciment appelle un bélier, voire une capsule de dynamite. »

Alfred Sauvy, professeur au Collège de France.

À l'heure où la révolution industrielle et scientifique s'accompagne d'une réaction sociale et d'une stagnation morale qui ont cimenté puissamment nos institutions, il est un nombre de plus en plus grand d'esprits qui s'éveillent et prennent conscience de la nécessité de la destruction, de l'importance de la révolte dans cette société libérale.

Parallèlement hélas, à cette prise de conscience, il nous faut assister à la naissance de nouveaux mythes.

Ainsi, Gaston Bouthoul, dans sa noble entreprise pacifiste, propose la création d'un institut des guerres. Initiative qui connaîtrait vraisemblablement le sort de la S.D.N. ou de l'O.N.U.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Le savant a-t-il jamais eu quelque audience auprès des militaires ou d'un gouvernement ?

Qui l'emporte : le machiavélisme des fanatiques de la force de frappe ou le cri d'alarme de Jean Rostand ?

Et un camarade qui a lu Bouthoul sans aucun esprit critique veut nous fourvoyer dans l'impasse d'un nouveau messianisme : la polémologie.

Paix et esclavage

Le « phénomène-guerre » de Bouthoul est une œuvre utile, une synthèse intéressante pour tout partisan de la paix, violent ou non-violent. Cependant elle présente de nombreux points contestables voire erronés.

« La constitution d'une science des guerres n'a jamais été plus urgente. Elle est vraiment aujourd'hui le « problème n° 1 », sans grandiloquence on peut affirmer que de sa solution dépend le sort de l'humanité ».

Dans la majeure partie de son œuvre, Bouthoul veut rester dans le cadre étroit où il a limité et défini la guerre : « La guerre est la lutte armée et sanglante entre groupements organisés ».

Pourtant si le nazisme avait triomphé, l'opposition (en l'occurrence les races non aryennes) aurait été parquée dans un gigantesque camp de concentration : Madagascar. La guerre aurait disparu et l'ère du servage aurait commencé. D'ailleurs la dialectique amène Bouthoul à frôler les problèmes véritables : « On ne peut soutenir objectivement que ce soit là un caractère nécessaire de la dictature. Les nombreuses dictatures qui se sont succédé au cours de plus d'un siècle en Amérique latine ont été presque toujours pacifiques. » Celle de Franco aussi !... pacifiques parce que les répressions policières sanglantes n'entrent pas dans les limites de la définition de la guerre de Bouthoul !... D'ailleurs il reconnaît :

« C'est précisément la seule période où l'empire ait joui de la paix, le siècle des Antonins, qui fut la plus meurtrière pour les esclaves... »

En un mot la surpopulation ne pousse pas nécessairement à la guerre : elle met en œuvre les institutions destructrices ou éliminatrices dont la guerre n'est qu'un cas particulier...

Il nous semble qu'un désarmement vraiment efficace doit s'attaquer aux structures sociales suscitatrices d'agressivité. Agir autrement, ce serait continuer à soigner le thermomètre et le délire, non la maladie !

En sociologie toute action profonde doit s'appliquer d'abord aux infrastructures. Les racines de l'agressivité sont dans les structures démo-économiques

et non dans les idéologies ou les problèmes politiques, qui n'en sont que la superstructure. Le problème du désarmement n'a jamais été conçu que comme un problème politique. C'est pourquoi on s'en est toujours tenu aux aspects extérieurs de l'agressivité, aux motifs des guerres et non à leurs causes profondes. » C'est pourtant à l'étude de ces causes profondes que se refuse obstinément Bouthoul. Avant de disserter sur les méfaits de la démographie galopante et sur les effets économiques des guerres, Bouthoul présente son plan : « Primauté méthodologique de l'étude des effets sur celle des causes. Nous savons combien il est présomptueux de prétendre déterminer a priori les causes des guerres. » Mais même a posteriori l'étude des causes sera bâclée. C'est le raisonnement qui amène la médecine classique à stagner et parfois s'enliser avec entêtement dans la seule voie thérapeutique. Refus ou balbutiements dans l'étude des relations psychosomatiques. C'est aussi le raisonnement du flic qui préfère la répression (c'est simple et défoulant) à la prévention.

Révolte inconnue : guerre et esclavage

C'est surtout une étude de la guerre chez les animaux qui aurait dû amener Bouthoul à tirer des conclusions positives. Ces observations étant très importantes, il est nécessaire de ne pas extraire les phrases de leur contexte : « Mais il faut faire à ce sujet une observation très importante : en règle générale les animaux, même les mammifères les plus proches de l'homme, ignorent le travail. Non seulement leur activité consiste dans la cueillette et la chasse sous sa forme la plus simple, mais de plus ils ne se livrent pas à cette activité élémentaire économique qui consiste à amasser des réserves. Les quelques espèces qui sont douées d'une certaine prévoyance, la manifestent d'une manière intermittente et toujours individuelle. Les seuls animaux qui présentent une activité économique digne de ce nom, sont des insectes sociaux et en particulier les termites et les fourmis. Les membres de leur communauté pratiquent la division du travail, ils se livrent à une activité intense destinée à amasser des matières premières et même à les transformer. Les fourmis et aussi les abeilles sont les seuls animaux qui soient propriétaires. Elles bâtissent ou creusent des demeures auprès desquelles, par rapport à leur taille, nos gratte-ciels les plus élevés, nos métros, nos tunnels et nos galeries de mine sont de bien modestes constructions. Elles pratiquent des industries alimentaires, possèdent des champignonnières, connaissent des techniques raffinées de la fermentation et élèvent d'une manière rationnelle des pucerons qu'elles traitent comme nos vaches laitières. Dans les termitières, elles parviennent, grâce à un dosage habile de fermentations et probablement à d'autres procédés encore inconnus, à faire régner une température égale indépendante du milieu extérieur. C'est avant la lettre la technique des locaux climatisés. Elles sont capables de travailler sans ordre d'une façon disciplinée et intelligente et même de faire travailler leurs congénères d'autres espèces qu'elles enlèvent et réduisent en esclavage.

« Ainsi, les termites et les fourmis sont les seuls animaux qui possèdent des biens proprement dits, au sens le plus étendu du mot, c'est-à-dire des installations industrielles, des élevages, des animaux domestiques, des constructions et d'abondantes réserves. Les autres animaux ne peuvent offrir aux prédateurs que leur chair. Les fourmis, elles, les tentent par des biens qui pour des êtres de la même espèce, non seulement sont bons à prendre pour les consommer, mais aussi pour les utiliser en se substituant à leurs propriétaires. Or, c'est précisément ce qui arrive chez ces insectes. Ils connaissent, font et subis-

sent la guerre à la manière des hommes. Leurs combats sont de véritables batailles rangées, ils semblent pratiquer l'attaque par surprise, et l'espionnage qui la prépare et la rend possible. De ce fait on doit déduire que, selon toute vraisemblance, ils ont la notion de la hiérarchie militaire et du commandement qui décide les attaques et ordonne les dispositions à prendre en vue des opérations militaires. L'issue des combats rapproche encore plus leur comportement de celui des sociétés humaines : les vaincus battent en retraite ou se soumettent, le vainqueur pénètre dans la cité soumise, parfois il s'y installe, en fait sa demeure, y transfère tout ou partie de ses exploitations. D'autres fois il prétère la piller. Il ne se conduit pas alors comme une horde destructrice, se livrant à un saccage désordonné; au contraire le démenagement et le transfert des biens du vaincu prend un caractère méthodique et organisé où l'on retrouve tous les traits auxquels l'occupation de l'Europe de 1940 à 1944 nous a amplement familiarisés. Les provisions sont amenées chez le vainqueur, le bétail « pucerons » y est transféré aussi, très souvent les ouvrières sont amenées au service de la communauté victorieuse, enfin, dans de nombreux cas, le vainqueur s'empare des larves et des œufs en cours de couaison et les emporte chez lui afin de les élever en vue de produire des esclaves. Nous retrouvons là le classique enlèvement des enfants que l'on rencontre très fréquemment dans les guerres humaines. Ces faits et ces observations revêtent peut-être la valeur d'une expérience cruciale. Car ils montrent que chez les animaux tout au moins, la guerre n'existe que là où se rencontrent trois phénomènes : la hiérarchie, le travail organisé et la propriété. Cependant il faut remarquer que chez les fourmis, le travail, la production, la propriété sont communautaires. Cela ne diminue en rien l'acharnement de leurs combats. La prédation s'exerce chez elles entre sociétés et non entre individus. De plus ces sociétés sont toutes organisées sur le même type et la propriété privée en est exclue; leur ardeur belliqueuse n'en est pas moindre cependant.

« Les sociétés d'insectes présentent encore deux caractéristiques qui les différencient des sociétés humaines. La hiérarchie et la division du travail y sont somatiques. C'est-à-dire que les ouvrières, les guerriers, les reines diffèrent par leur aspect et même par la structure de leur organisme... »

« D'autre part, le sens de la hiérarchie chez les insectes est instinctif et inéluctable. Les observateurs ne signalent pas de comportements qui ressemblent à un acte de désobéissance, de non-conformisme ou de rébellion. »

Voilà, en effet, une expérience cruciale. Les insectes sociaux sont conamnés à la guerre tant que durera leur espèce — la hiérarchie et la division du travail y sont somatiques — la révolte leur est inconnue.

Et si l'homme peut fonder l'espoir de supprimer un jour la guerre, c'est d'abord parce que chez lui la hiérarchie et la division du travail ne sont pas innées et parce que d'autre part, il peut réagir contre l'autorité, il connaît la Révolte, il connaît la Liberté. Il peut concevoir une société sans hiérarchie, il peut remédier à la division du travail, il peut supprimer la propriété. Mais là Bouthoul se dérobe comme son adepte anarchiste. Une société hiérarchisée, militarisée, dans laquelle la propriété privée est exclue, ne résout pas les problèmes fondamentaux. La société communiste nous en offre le pénible exemple. Il fallait dépasser cette évidence.

D'autre part il est étrange que dans une étude, prétendue d'avant-garde sur la guerre, on n'ait mentionné pas ceux qui ont dit NON à la guerre : les non-violents qui pourrissent dans les prisons parce qu'ils sont objecteurs de conscience, les violents qu'on massacre parce qu'ils sont révolutionnaires. Il est étrange que lorsque l'on prend conscience que la source du mal se trouve jusque dans les structures de notre société — dans l'organisation de l'alié-

nation — on ne mentionne pas les études nombreuses et rationnelles faites dans ce domaine par ceux qui luttent pour l'émancipation totale : les anarchistes.

Révolution et émancipation

Pourquoi Bouthoul et son adepte se dérobent-ils ?

Par tactique ? Il est vrai que Bouthoul veut créer un institut. Quant à son adepte il refuse tout choix : « Il ne s'agit pas, pour supprimer la guerre, d'en faire une que l'on baptisera révolution. Notre seul choix, notre seul mot d'ordre ne pourrait être que pas de choix. »

Il n'est pas question dans ces conditions de révéler l'importance de la révolte. L'escroquerie intellectuelle consiste à escamoter le problème, à vouloir mettre à tout prix la révolution et la guerre dans le même ensemble. Bouthoul consacre à peine quelques lignes à la révolution dans son ouvrage et son adepte est formel en posant un postulat qui évitera toute discussion. Bouthoul également — grâce à une définition (voir plus haut) — assimile guerre et révolution. En réalité guerre et révolution sont deux ensembles antagonistes qui présentent une seule inclusion commune, celle de lutte armée et sanglante. La guerre s'est toujours faite sous la bannière de l'autorité, la révolution s'est toujours faite dans un but d'émancipation. Et la guerre a toujours constitué un barrage sur la voie de l'émancipation, parce que, dans le terrible chaos qu'elle suscite, les forces conscientes elles-mêmes finissent par être dérouterées et se détournent de la voie révolutionnaire. La guerre mérite bien son nom de fossoyeur de la révolution (voir par exemple le manifeste des 16 pendant la première guerre mondiale) si bien que les guerres innombrables qui se sont succédées dans l'histoire n'ont pas encore permis à la révolution de voir le jour.

GHISLAIN.

On nous communique :

Comité International Tzigane

Paris, le 19 octobre 1966.

Le Comité International Tzigane, qui réunit les représentants qualifiés de plus de 25 associations gitanes, tziganes et manouches, réparties dans une vingtaine de nations, a élevé — lors de sa réunion tenue à Paris le 19 octobre 1966 — une solennelle protestation au sujet des graves événements survenus au camp tzigane de La Boissière, situé sur la commune de Rosny-sous-Bois, à la limite des communes de Montreuil et de Noisy-le-Sec.

Parmi les 3 200 habitants de ce terrain, plus de 2 000 Tziganes s'y trouvent menacés, depuis une semaine, d'une complète expulsion. Le terrain, qui appartient à la Caisse des Dépôts et Consignations, doit servir à la construction d'environ 4 000 logements au bénéfice de la société immobilière S.C.I.C. et il n'est nullement question d'en réserver quelques-uns aux familles expulsées. Tous les chefs de famille sont des ouvriers tziganes, en grande majorité de nationalité yougoslave, venus en France dans le cadre des accords de travail passés entre les deux pays. Les faibles salaires qu'ils perçoivent au début de leur implantation en France (malgré la qualité de leurs travaux), leur méconnaissance de la langue française et la venue de leur famille (dont de nombreux enfants) les obligent pendant de longs mois à trouver refuge dans ce camp de fortune de La Boissière, avant de trouver un petit logement ou un hôtel voulant bien les accueillir.

Depuis quelques jours, des cars de police ont investi le terrain, des policiers en tenue de campagne surveillent le démantèlement rapide des maisonnettes de bois par des bulldozers; les femmes et enfants quittent leurs maisons tandis que l'habitation voisine s'écroule; le soir, le chef de famille retrouve les siens « installés » sur des couvertures, à même le sol et sans aucun abri.

La Révolution et l'esprit unifiant

Gustav Landauer a écrit « Die Revolution » en 1907, à la demande de son ami, le philosophe Martin Buber (1). C'est un essai dense, où le libertaire allemand poursuit à la fois une réflexion méthodologique (peut-il y avoir une connaissance scientifique de la révolution?) et une analyse historique des étapes de l'idée révolutionnaire. Son hypothèse directrice est que nous sommes pris dans une chaîne de révolutions qui ne finira que le jour où un esprit commun réunira de nouveau les hommes séparés. Une nouvelle civilisation commencera alors, après cette renaissance, cette régénération. Nul ne sait quand elle se fera, mais elle doit être préparée dans l'effervescence révolutionnaire, qui fait resurgir provisoirement un esprit commun, et dans l'élaboration dès à présent de structures sociales nouvelles qui permettront à cet esprit unifiant de durer et de se développer.

Nous avons choisi et traduit certains passages où Landauer dégage les lignes de force de sa pensée et les conclusions de ses exposés historiques. Un deuxième choix de textes les complètera dans un prochain numéro. Les notes et les intertitres ont été ajoutés à la traduction.

Groupe de recherches libertaires,
Strasbourg.



La Révolution

Nous ne connaissons qu'une révolution véritable, ce qui ne veut pas dire que la révolution traverse à pas de géant toute l'histoire humaine. Dans ce qu'on appelle l'histoire humaine, il y a de plus grandes choses que des révolutions : des fins de civilisation et de nouveaux commencements. Ils vont, sinon d'éternité en éternité, du moins d'époque glaciaire en époque glaciaire. Si j'affirme que nous ne connaissons en tout et pour tout qu'une révolution, je pense à un événement concret de notre histoire, dans lequel nous sommes encore pris (...) Cet événement, c'est la révolution qui a commencé avec ce qu'on appelle le temps de la Réforme.

Un degré de haute civilisation est atteint là où de multiples formations sociales, exclusives et indépendantes les unes des autres, sont remplies toutes ensemble d'un esprit unitaire, qui ne réside pas dans ces formations, qui n'est pas issu d'elles, mais qui agit en elles comme une réalité autonome et comme une évidence (2). Autrement dit, un degré de haute civilisation se produit là où l'unité, dans la multiplicité des formes d'organisation et des formations transindividuelles, n'est pas constituée par un lien extérieur d'autorité, mais par un esprit qui habite les individus et qui vise plus loin que les intérêts matériels. (...)

Un temps de décomposition et de transition

Tout comme nous avons tenté de montrer, pour le millénaire qui va de 500 à 1500, l'action d'une seule tendance, le principe de la stratification rendu possible par l'esprit unifiant, qui est esprit public, esprit commun, nous voulons affirmer à présent que toute la période suivante, qui va de 1500, par-delà notre temps, vers l'avenir proche, forme elle aussi un tout, et nous lui appliquerons la formule : sans esprit commun.

C'est un temps marqué par l'absence d'esprit, donc par la violence ; un temps sans esprit, et pour cela même caractérisé par l'esprit puissamment tendu d'individus particuliers. Un temps d'individualisme, et par là d'atomisation des masses déracinées, réduites en poussière. Un temps de personnalisme, et par là le temps des grands esprits déracinés, profondément mélancoliques. C'est un temps sans esprit, et pour cela sans vérité ; un temps de décomposition et de transition. Un temps d'hommes sans intrépidité de cœur, sans tenue ; un temps du laisser-aller et de la tolérance ; et par là encore un temps d'expérience, d'audace et d'insolence, de courage et de rébellion.

Voilà la situation d'ensemble, en plein milieu de laquelle nous sommes encore ; ce passage, cet égarement, et cette recherche : cette révolution. Nous vivons, en ces siècles, dans un mélange fait tout d'abord des succédanés de l'esprit : car il faut bien quelque chose qui règle et rende possible la vie collective des hommes. Là où l'esprit fait défaut règne la violence : l'Etat et les formes d'autorité qui lui sont propres. C'est un mélange fait en deuxième lieu des végétations folles de l'esprit : car l'esprit ne peut pas disparaître ; s'il n'agit plus entre les hommes, il foisonne, prodigue et dévorant, dans les solitaires, et ainsi prennent naissance des formes de la beauté et de la sagesse d'une tout autre sorte que celles des époques de communauté. Ce mélange est fait encore de tentatives et d'efforts vers la liberté, qu'on nomme en particulier des révolutions. Les succédanés autoritaires de l'esprit deviennent écrasants ; l'utopie se dresse contre une forme de transition particulière ; en de durs combats, sous la conduite d'individus d'esprit élevé, ou d'âme intrépide, un nouveau succédané, plus ou moins varié, prend la place de l'ancien, et ce va-et-vient dure parmi les hommes jusqu'à ce que le temps soit accompli, qu'un esprit unifiant se fraye de nouveau le chemin à travers l'âme et la misère des individus, un esprit qui crée et stratifie de nouvelles formes de la vie collective.

Le chemin qui mène d'un esprit commun finissant à un nouvel esprit commun, à travers la violence et l'insurrection, par la place qui lui est accordée et la génialité de certains individus : c'est cela la révolution, qui est notre propre voie. (...)

La concentration révolutionnaire

La révolution est un microcosme : en un temps incroyablement court, en une concentration magnifique, parce que les esprits des hommes étaient comprimés et qu'ils éclatent, le monde du possible, comme un fanal qui flamboie par-dessus les temps, est porté à son accomplissement. Pendant la révolution, tout va incroyablement vite, tout comme dans le rêve des dormeurs qui semblent libérés de la pesanteur terrestre.

Sans doute à l'état de veille aussi, en des heures tardives de travail intellectuel, de contemplation et d'imagination, de résolutions et de création, on connaît souvent une disposition où tout apparaît léger, possible et réalisable. Et puis vient le jour blafard, et l'on ne comprend plus comment on a pu être aussi courageux, aussi confiant, aussi plein d'espoir, aussi libre de doutes. Ce jour est long, et bien des soirs viendront où persistera le souvenir du jour, avec son découragement, sa mauvaise humeur, sa tristesse et sa dépression.

Jusqu'à ce qu'une fois encore un soir nous saisisse presque à l'improviste, un soir où l'obscurité semble avoir dévoré tout ce qui paralyse, où des ailes semblent nous pousser : le souvenir de cet autre soir, avec ce soleil brûlant qui s'était levé en nous, renaît, et de nouveau tout est possible et offert et doit réussir. La même relation existe entre la révolution, rapide comme un rêve, mais brève aussi, et les longues et lentes périodes intermédiaires. Il en va ainsi jusqu'à ce qu'un esprit survienne, qui dure dans le positif, dans le jour de la vie, un esprit qui ne soit pas seulement la scintillante image nocturne d'une construction et d'une réalité, pas seulement le rêve d'un esprit qui n'est vivant que dans l'aggression et la destruction et qui après un bref sursaut retombe dans le vide et l'abattement. (...)

La négation

Si les révolutions sont des microcosmes, qui condensent la réalité, qui annoncent l'avenir, et qui reviennent toujours, « Le discours de la servitude volontaire » d'Etienne de La Boétie est le microcosme de la révolution. Il représente l'esprit dont nous disons qu'il est esprit dans la négation seulement, mais que dans la négation il est pleinement esprit : le pressentiment et l'expression encore indicible du positif qui approche. (...)

Voici ce que dit Etienne de La Boétie : il ne faut rien d'autre que le désir et la volonté d'être libre. La servitude est volontaire. Il semble presque, dit-il, que les hommes méprisent le beau bien de la liberté, parce qu'il est trop léger. « Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez (le tyran) ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand

colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. » (3) On peut éteindre un feu avec de l'eau. Mais la tyrannie n'est pas un feu qu'on doit éteindre, qu'on puisse éteindre, ce n'est pas un mal au dehors, mais un manque intérieur. Les hommes ne doivent pas arroser d'eau le feu, ils doivent garder pour eux ce dont le feu se nourrit : il faut lui retirer son aliment. (...)

Cet essai annonce ce qu'en un autre langage diront plus tard Godwin et Stirner et Proudhon et Bakounine : c'est en vous, et non pas au dehors ; c'est vous-même ; les hommes ne devraient pas être munis par l'autorité, mais comme des frères. Sans autorité ; anarchie. Mais la conscience manque encore, ou n'est encore que pauvrement développée, du fait qu'il faut dire : non point par l'autorité, mais... Sans doute la négation de ces natures révoltées est remplie d'amour, qui est force, mais dans le sens seulement où Bakounine a magnifiquement dit : la joie de détruire est une joie créatrice. Ils savent sans doute que les hommes sont frères, mais ils croient qu'ils le seront encore quand les obstacles et les pouvoirs auront été éliminés. En vérité, ils ne le sont que pendant le temps où ils combattent et suppriment les obstacles et les pouvoirs. En vérité, l'esprit ne vit que dans la révolution ; mais il ne naît pas de la révolution, et après elle il a de nouveau cessé de vivre. (...) Quelque chose de tout autre que la révolution, ou autre chose encore, est nécessaire pour que les réalisations des hommes acquièrent une durée, une progression complète, constante. Car nous savons maintenant comment finir la phrase : non pas par l'autorité, mais par l'esprit. Mais on n'a pas fait grand chose quand on a invoqué l'esprit ; il faut qu'il nous vienne. Son nom n'est pas simplement esprit ; et personne, aujourd'hui, ne peut dire quel est son nom, ni ce qu'il est. C'est cette attente qui nous fait persévérer dans notre transition et notre progression ; c'est ce non-savoir qui nous incite à suivre l'idée. Car que seraient pour nous des idées, si nous avions une vie ?

- (1) Voir le *Monde Libertaire* d'octobre.
(2) C'est ce que Landauer appelle « das Prinzip der Schichtung » que nous traduisons à défaut de mieux par « le principe de la stratification ».
(3) Etienne de La Boétie (1530-1563), p. 26 de l'édition publiée par Hem Day (« Pensées et Action », 1954).

Le premier numéro de
RECHERCHES LIBERTAIRES
paraîtra fin novembre

Au sommaire :

Gustav LANDAUER
Karl KORSCH
Psychanalyse et Révolution
Travail intellectuel - travail manuel
Psychologie et anarchisme
Le syndicalisme en question

Pour tous renseignements, écrire à :
Michel Hirtzler, 1, rue Carnot
91 - Viry-Châtillon

LE CRAPOUILLOT ET LE "LSD"

Le dernier numéro du « Crapouillot » est consacré au LSD, il ne prétend pas faire le tour de la question, tout au moins nous l'espérons. Bien des problèmes sont évités, et ce n'est pas le manque de place qui peut justifier cet oubli, les articles de Mauriac et de Jean Cau n'apportant rien, sinon la justification de la suppression de « non-conformiste » dans le titre de cette revue.

Mauriac, toujours aussi inspiré, ne sait que parler du péché, « le péché contre l'esprit, celui qui ne sera pas pardonné ». Jean Cau, sur la lancée d'une « LSD-partie », tour à tour voyeur et participant, attaque bien la société de consommation qui, croit-il, s'adresse surtout aux jeunes ; mais quelle est sa solution ? « Une guerre, une vraie guerre, une saignée » qui permette aux croulants de se refaire une autorité et à cette morale « intégrée à l'hygiène du corps social et non chargée de l'orienter vers des refus « a priori » ou des obligations indiscutables » de chasser de

nous la tentation du LSD. Selon lui, « il ne s'agit plus de vie et de mort, mais de quelque chose, à la lettre, d'immonde ».

Nous passerons rapidement sur le récit asexué d'une expérience, dont les photos manquent visiblement d'authenticité, le témoignage d'un « jeune homme seul » sur le mode allégorique, et l'éternel article sérieux scientifique, pour en venir à l'essentiel de ce numéro : l'interview de Timothy Leary, essentielle par la place qui lui est accordée et par son contenu. Leary décrit avec force détails les effets du LSD sur les sens (vue, ouïe, odorat, toucher, goût), et surtout son influence sexuelle, qui est assez méconnue car « face au corps social, c'est déjà dangereux de dire que le LSD vous aide à trouver la divinité et à vous découvrir vous-mêmes (...) Mais si vous déclarez par surcroît que l'expérience psychédélique est fondamentalement une expérience sexuelle, vous attirez sur votre tête les foudres unanimes de tous

les gens de classe moyenne et d'âge moyen ».

Après avoir longuement parlé de cette influence sur la sexualité, Leary en vient au pourquoi du LSD. Pour lui, le LSD peut être le yoga de l'Occident, il peut permettre à ses adeptes de jouer un rôle dans l'évolution de cette société américaine qui devient un « cauchemar climatisé ». « A chaque génération de l'histoire humaine, des sages se sont ouverts de la sorte et se sont évadés du jeu tribal, incitant du même coup le gros du corps social à bondir en avant. »

Mais ces sages vont nous faire bondir vers quelle société, vers quelle existence ? Et Leary se laisse emporter par une sorte de foi humaniste dans la chimie, « les produits chimiques seront à l'avenir la principale méthode d'éducation ».

Ici Leary est béat et c'est ce qui nous gêne car il croit avoir trouvé un nouvel absolu, une nouvelle religion ; la dernière recette de la connaissance et, par là même,

du bonheur. Est-il donc si sûr que le LSD « permettra à chacun de réaliser qu'il n'est pas un robot mis sur cette terre pour recevoir un numéro de Sécurité sociale et pour être ajouté aux rassemblements sociaux que sont l'école, le collège, la carrière, les assurances, les funérailles, les adieux ».

Le LSD ou un autre produit chimique ne sera-t-il pas le tombeau de la révolte et de l'individualité, ne sera-t-il pas le niveleur des consciences ? Un tel produit existera certainement et, si alors, nous avons fait appel à la chimie pour contester la société robotisée et pour redécouvrir « les terreurs, les aventures et les extases qui reposent au fond de chacun de nous », le mot de la fin lui appartiendra.

Le LSD permet très certainement un enrichissement, une redécouverte de soi, mais il ne peut en être qu'un catalyseur et en aucun cas l'unique moteur.

Ambroise LATAQUE.

Georges Brassens

Lorsqu'un soir de 14 juillet, Patachou présente à la radio le « phénomène Brassens », nous n'étions que quelques-uns à savoir qui il était. Notre plaisir tourna à la jubilation en entendant « Corne d'Aurochs » et « La mauvaise réputation ». Cependant, combien d'auditeurs d'alors auraient pu prévoir que le fameux « Gorille », quinze ans plus tard, continuerait à jaloner sa route de chansons qui sont autant de succès ? Depuis, plus de cent petits chefs-d'œuvre ont jailli de la plume tour à tour acerbe, malicieuse, tendre ou généreuse de notre ami.

La force de Georges réside à coup sûr dans l'immense culture qu'en parfait autodidacte il a su acquérir et aussi sans doute dans sa volonté d'employer le mot juste. Les textes qu'il livre au public sont, à n'en pas douter, longuement, laborieusement ciselés. S'ils sont denses, d'une haute teneur poétique, ils coulent toujours limpides.

Quelques pédants musicâtres ont dit que Brassens n'écrivait que des musiquettes, qu'il essaie seulement de siffloter « d'oreille » certains des airs qu'ils affirment monocordes. Il y a gros à parier que les fausses notes fuseraient allègrement. Pas besoin pour lui de « formation », d'orchestrations savantes, la recherche musicale que soulignent sa guitare et la contrebasse de son bon complice Nicolas, suffit amplement à escorter une voix honnête qui n'est peut-être pas « classée », mais dont les accents mettent en relief la chaleur humaine, les qualités de cœur.

A l'occasion du passage au T.N.P. de Georges Brassens dans son nouveau tour de chant, Philips vient de publier le disque IX dans la série à 19,95 F, 33 tours, n° 77 854 (1).

Onze chansons nouvelles sont gravées sur ce disque que Philips présente comme un document, l'enregistrement ayant été réalisé par Georges Brassens chez lui sur bande magnétique. La qualité de cet enregistrement est cependant égale à celle des disques précédents. La radio, toujours à l'avant-garde du puritanisme, ne diffusera sans doute pas plus de la moitié de ces nouvelles chansons. Pensez donc, dans « La fessée », notre troubadour fait dire à son héroïne : « Avez-vous remarqué que j'avais un beau cul », sacrilège, s'écrieront les censeurs du quai Kennedy asticotés par Saint Wladimir d'Ormesson. De même le bulletin de santé où Georges malmène fort les journalistes à sensation qui lui prêtent les pires maladies et dans lequel il explique son amaigrissement en ces termes : Si j'ai trahi les gros, les joufflus, les obèses, C'est que je baise, que je baise, que je [baise].

La verve de Brassens ne se dément pas non plus dans « Le fantôme », « L'épave », « Concurrence déloyale », qui est la suite logique de la « Complainte des filles de joie ». Le pluriel est une profession de foi individualiste que complète encore la « non-demande en mariage ». Les quatre bacheliers « éclaire la morale qui est la nôtre et sous des dehors folkloriques laisse percer la tendresse de Georges. « Le moyenâgeux » en forme de complainte comme il se doit, est doté d'une musique qui colle merveilleusement au texte. « Le grand chêne » et « Supplique pour être enterré à la plage de Sète » (qui est, le texte le dit, un codicille au déjà célèbre « testament ») fourmillent des trouvailles dont Brassens a le secret.

Georges affirme volontiers n'être qu'un poète mineur, son œuvre, émaillée d'allusions savoureuses, nous prouve une fois de plus que sa lyre est toujours aussi richement inspirée.

Certes, Georges, des puristes (il y en a encore dans cette époque où règne la synthèse) te reprocheront sûrement la croix symbolique de ton tombeau de Sète et la pèlerine du flic secourable au poivrot, mais s'il est vrai que nous vivons des temps bien singuliers, tu nous restes toi, pour démontrer que l'homme existe encore.

J.-F. STAS.

(1) Ce disque comme d'ailleurs tous les autres et l'album « Dix ans de Brassens » que Philips vient de rééditer est en vente à notre librairie « Publico » 3, rue Ternaux, Paris (11^e).



Un disque de Ch.-A. Bontemps (1)

Avec un éloge de l'égoïsme notre camarade et ami Charles-Auguste Bontemps, nous dote d'un disque qui restitue à ses nombreux admirateurs la chaleur d'une voix aux inflexions franc-comtoises, évocatrices de Proudhon et de Courbet.

Le thème développé est familier aux anarchistes.

Avant que le docteur Freud ait expliqué la mutation subite qui place le sauveur dans la situation de celui qu'il secourt, nos devanciers avaient affirmé que l'homme véritablement bon est celui qui trouve plus de joie à donner qu'à recevoir, et satisfait en premier lieu son égoïsme.

Mais Ch.-A. Bontemps apporte sur la question d'autres développements et nous ouvre d'autres aperçus sur d'autres horizons.

Il nous rappelle que ceux qui n'ont pas sombré dans le scepticisme et l'abandon, sont ceux qui face à un monde décevant ont su faire un repli sur eux-mêmes, pour y trouver ce que l'extériorité ne pouvait leur fournir.

Puis il dresse un parallèle entre la fraternité des hommes et l'amour du prochain dont les chrétiens ont fait leur morale et l'égoïsme prôné par les anarchistes.

Il constate que cette charité chrétienne n'a pas protégé le monde de ses maux, et qu'en dépit de cette fraternité on a vu les chrétiens fraternellement en guerre et parfois même en guerre religieuse et après avoir rappelé que dès l'origine : « On s'assassinait beaucoup dans le monde biblique », il peut conclure que « Le ciel n'est vraiment pas un lieu de rencontre ».

Puis il en vient à l'égoïsme condamné au nom de l'amour, et pose la question perfide : « Est-il égoïsme plus passionné que l'amour ? »

Mais il se doit et nous doit de définir l'égoïsme : l'avarice, la rapacité, l'autoritarisme, la violence ne sont que des dépravations de l'égoïsme.

L'égoïsme est tout à la fois instinct de conservation et facteur de solidarité.

Il répond à trois préoccupations : celle d'absorption qui lui assure la vie et permet le fonctionnement de son système nerveux.

Celle de ce système nerveux qui protège le corps et informe la pensée.

Celle enfin, de cette pensée qui est la plus grande richesse de l'homme.

Richesse d'autant plus grande, qu'elle se donne, et s'enrichit de sa générosité.

En conclusion cet égoïsme nous achemine vers une fraternité du cœur et de l'esprit, et non basée sur des conventions sociales.

Nul doute que ceux qui ont été pris aux élan fougueux et enthousiastes de l'orateur ne veuillent enrichir leur discothèque de ce précieux témoignage.

Sur l'autre face, le tribun qui est aussi poète interprète plusieurs de ses œuvres et nous permet d'apprécier un auteur soucieux du nombre et des sonorités rares, dont certains vers — en dépit des entorses à un classicisme orthodoxe — ont une rigueur et une densité parnassiennes.

Maurice LAISANT.

(1) En vente à notre librairie.

Nous écrivons à l'O.R.T.F. qui nous répond

Vous trouverez ci-dessous la lettre adressée à l'O.R.T.F., qui nous a fait l'honneur d'une réponse.

Nous avons particulièrement goûté les castrations promises par ces Messieurs.

Fallait-il attendre autre chose du ministère de la Déformation.



Comité de relations de la F.A.

au

Directeur de l'O.R.T.F.

Monsieur,

Vous nous excuserez d'avoir eu la candeur de penser qu'une émission prévue et annoncée par la presse aurait l'honneur de passer sur les ondes.

C'était méconnaître le mépris dans lequel l'O.R.T.F. tient ses « chers auditeurs » et le souci qu'elle a d'entretenir les programmes dans leur platitude coutumière.

Une émission de Louis Lecoïn sur sa vie et son action, aurait risqué de tirer le public de sa torpeur et de son apathie.

C'est plus que n'en pouvait supporter votre administration ou les pouvoirs dont elle est la domestique.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de toute la considération qu'autorise vos agissements.

Pour le Comité de relations :

Le Secrétaire aux relations extérieures.

O.R.T.F.

RELATIONS AVEC LES AUDITEURS ET LES TELESPECTATEURS

Paris, le 21 octobre 1966.

Monsieur,

Nous avons bien reçu votre lettre relative à la non diffusion des émissions sur Louis Lecoïn, le 3 octobre.

Nous ne pouvons faire mieux en réponse que de vous donner connaissance du communiqué publié le 11 octobre par le Conseil d'Administration de l'O.R.T.F.

« Le Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. ayant pris connaissance, le 19 octobre des émissions radiophoniques enregistrées sur Louis Lecoïn, sa personne et son action, la direction générale a décidé, conformément aux directives du Conseil, que ces émissions seraient diffusées par France-Culture dans le courant du mois prochain sous la double condition :

- 1° D'un avertissement aux auditeurs de leur caractère de document, n'engageant que la seule responsabilité de chacun des auteurs des propos tenus ;
- 2° De la suppression des passages injurieux ou diffamatoires susceptibles de porter atteinte à l'honneur de personnes vivantes ou à la mémoire de personnes décédées. »

Croyez à nos sentiments les meilleurs.

J. M. OULIF.

LOUIS LECOÏN : LA JUSTICE ET LA PAIX

Cette émission sera diffusée sur France - Culture, 348 mètres, relayé par les émetteurs régionaux et en modulation de fréquence les

Lundi 28 novembre
Mardi 29 novembre
Mercredi 30 novembre
Jeudi 1^{er} décembre
de 19 h 15 à 20 heures

Ces quatre émissions sur Louis Lecoïn sont données avec le concours de nombreuses personnalités.

Charles-Auguste BONTEMPS

signera

son disque 33 tours, - 15 F

« Eloge de l'Egoïsme »

au cours de notre gala

à la librairie

dans le Hall de la Mutualité

★ BEAUX-ARTS

DADZU et RIVAL

Deux mondes, Des écorchés de Rival aux « luminographismes » de Dadzu, il n'y a aucune commune mesure. Et pourtant, ce sont, parmi les premières expositions de la saison, les deux qui m'ont le plus frappé.

RIVAL : une peinture de combat.

Sous le titre « La répression », Rival a réuni un ensemble de toiles de grand format à dominante rouge et une série d'estampes en noir et blanc. Hanté par la guerre au Vietnam, Rival s'est lancé avec audace dans les anatomies déchirées et il y réussit. Ses brûlés et ses écorchés, s'ils ne sont pas destinés à un grand succès de vente, sont au moins un bon exemple de peinture de combat.

DADZU : des machines à rêver.

Avec Dadzu, jusqu'à présent connu comme chansonnier-caricaturiste, nous quittons le domaine de la peinture pour celui de la cinématique.

Dans ses « luminographismes » comme dans ses structures « luminomobiles », Dadzu projette des visions de rêves colorés. Ses boîtes noires ressemblent à de nouvelles lanternes magiques, ce sont en fait de nouvelles machines à rêver. Dadzu s'est également amusé à construire des miroirs déformants mobiles, créateurs de reflets toujours nouveaux.

J.-L. GERARD.

A propos du « Prince » de Casamayor

« Le masque gardait ses prérogatives. Des visages divers se moulaient dans sa forme implacable, au point d'oublier leurs propres traits et, quand le masque était rassasié du visage, il le répétait. »

Ainsi est définie par l'auteur la fonction de l'homme d'Etat. Avant tout, elle est une absence complète de personnalité ; le fonctionnaire est plié, modelé par l'appareil qui un jour le rejette.

Un vieil argument, avancé par les libertaires pour justifier leur anti-étatisme, est illustré (consciemment ?) dans ce livre qui est plus une étude psychologique qu'un véritable roman. En effet, l'action, le mouvement, mis à part celui de la pensée du Prince, y sont nuls. Un vieil argument donc, toujours valable, et qu'il est plaisant de voir avancé par quelqu'un qui, probablement, connaît de très près l'homme dont il relate les réflexions : le pouvoir corrompt, déforme celui qui le détient, l'exercice de l'autorité le ligotte, une fois

placé derrière le masque il ne peut grimacer que par lui.

Le portrait est celui de l'arriviste politique qui lucidement ne s'est jamais préoccupé d'autre chose que de sa propre situation : « Son salut à lui était dans sa lucidité. » Arrivé au sommet de la hiérarchie il est brusquement évincé et : « il se demanda anxieusement si, au moment où il pourrait redevenir lui-même, il serait encore quelqu'un ». Casamayor réfute à traits précis l'idée de la libération de l'individu par une réussite facile : « Ce qu'il avait cru toute sa vie habileté, n'avait été que soumission. » Ou encore : « La force est dangereuse pour celui qui la subit, mais elle l'est aussi pour celui qui l'exerce. »

Et finalement le Prince, sorti du somptueux bureau qu'il laisse à son successeur, libéré de toutes contraintes, voit son avenir sous un jour nouveau et dit : « Je suis heureux. » Ce « happy-end » est certainement un peu simpliste, il ne colle pas avec

ces quelques heures d'amère réflexion, mais après tout il contribue à la démystification totale du personnage.

Mais Casamayor ne traite, si l'on peut dire, que la moitié du problème. Il ne met en scène que l'arriviste, celui qui met le suffrage universel, la démocratie ou autre sont autant de balivernes qu'il utilise à des fins personnelles. Il reste, pour que la démystification soit complète, à envisager le cas du politicien « altruiste » qui pense qu'il est possible d'améliorer, voire de révolutionner, le sort de la multitude par l'intermédiaire du pouvoir gouvernemental : position défendue par la gauche « politique » en général. Ce type de politicien se trouve devant une alternative : soit qu'il se batte effectivement pour arriver au pouvoir et alors, qu'il le veuille ou non, il sera obligé d'affronter les arrivistes, d'utiliser les mêmes fourberies qu'eux pour devenir en définitive un arriviste lui-même auquel la classe possédante ne donnera des pouvoirs que

dans la mesure où il la servira ; soit qu'il ne consente pas à trahir les intérêts de ceux qu'il prétend représenter et, dans ce cas, il s'essoufflera sur le chemin du pouvoir sans jamais arriver jusqu'au bout. Ce deuxième type de personnage n'est pas moins dangereux que le premier. Tous deux justifient l'existence de l'Etat, seul et véritable obstacle à la libération des hommes, de tous les hommes.

Néanmoins, en cette période pré-électorale, où ceux qui regardent plus loin que le capot de leur voiture ont pu apercevoir à travers un « palais de justice » les grenouillages répugnants qui agitent constamment l'Etat, ce livre démystificateur est le bienvenu. Combien de temps encore les travailleurs iront-ils aux urnes départager des arrivistes ? Quand s'apercevront-ils que leur émancipation sera leur œuvre ou ne sera pas ? Telles sont les questions posées à travers cet ouvrage.

NESTOR
(Groupe Chilos).

Un titan de la chanson

*Les plus beaux chants
sont des chants de revendication...
A L'Ecole de la Poésie,
on n'apprend pas, on se bat*

LEO FERRE
(Préface de Poètes vos papiers)

Un cœur à nu, une sincérité, une présence, une voix, une exigence...

Il a décidé de pourfendre avec violence, avec une ferveur qui n'appartient qu'à lui, l'injustice, la vanité, la tartuferie... Il a choisi le camp des opprimés, celui des goussets vides, le parti de ceux qui n'ont ni feu ni lieu, celui des mal-aimés, des loqueteux, des pitoyables, des minables, voire même des râpés; tous ceux qui en marge de cette féroce humanité vivent, respirent, palpitent, attachés au char du malheur dont l'équipage sont la détresse et la malchance.

Depuis des années, il tisse inlassablement de son talent et de sa foi, une toile où souvent, en clair-obscur, la mélancolie, le charme surgissent avec une émotion, un recueillement qui nous prennent l'âme.

Oui Jacques Brel a su prendre la mesure du monde avec une ardeur, un style dépouillé qui flambe dans le mot et dans sa façon de l'exprimer.

Que dire de plus, lui qui suscite tant et tant de pages dans les revues et les journaux. Que dire encore de cette œuvre magistrale, cette bourrasque qui a pulvérisé tous les records d'amour et d'amitié qu'on peut ressentir pour un poète-interprète qui brûle les planches comme un acide fort. Son impertinence, son grinçant humour, l'intensité de sa révolte laisseront derrière lui un sillon profond de générosité, et l'espérance qu'ayant contribué à défricher un conformisme bien enraciné, ses œuvres synonymes de courage, de clémence et d'honnêteté chanteront toujours à nos oreilles. Elles resteront pour nous tous une grande lumière nous aidant un peu à comprendre et à combattre les bassesses de ce monde.

Jacques Brel sera à notre gala à la Mutualité, De tout temps, nous l'avons

toujours encouragé, écouté, aimé. Mais de si près nos routes ne s'étaient jamais croisées.

Pourtant le tumulte qui accompagna sa venue dans le monde de la chanson ne pouvait nous laisser indifférents, nous pour qui la liberté d'expression sous toutes ses formes est une liberté majeure.

Jacques Brel quitte la scène (on dit irrémédiablement) et le 10 novembre nous verrons pour la dernière fois à Paris le poète insolent et généreux, l'artiste toujours si jeune d'allure et dont la véhémence ne tarit point, l'ami qui sait si bien nous crier sa tendresse pour son pays, ses colères contre les imbéciles, sa confiance en l'Homme que nous défendons, l'Homme qui se trouve déçassé par cette poésie percutante.

Nous comprenons car nous savons que c'est dans la solitude que l'enthousiasme se recrée. C'est loin des tumultes à facettes multiples que le cœur ainsi que l'esprit se retrempe.

C'est au moment où Jacques Brel regagne son havre que notre public prendra un contact direct avec lui.

Alors il nous faudra lui dire, du plus profond de notre cœur, un adieu attristé qui ne voudrait être qu'un au revoir.

Suzy CHEVET.



★ THÉÂTRE

LA FÊTE NOIRE (1)

En un langage somptueux, véritable symphonie, Audiberti nous conte ce que sont ses angoisses, ses craintes, ses obsessions. Audiberti se livre à nous et le charme est impossible à rompre; un lyrisme fou, démesuré, magnifique; un souffle d'une poésie vigoureuse et ardente, une pièce où la première préoccupation est l'homme, non pas l'humain, mais l'homme, livré tel quel et nu à ses drames, à ses phantasmes, à ses rêves.

Et qu'est-ce que le drame de Félicien si ce n'est pas celui de la solitude, celui de l'homme qui veut et ne peut trouver l'amour. De cette distorsion entre ces deux états naît la Bête: obsession de l'homme seul contre la solitude, désir fou de la femme, et en même temps sa crainte, crainte qui le conduit à la haine.

Le complexe de Félicien est celui d'un Maldow inconscient qui, contrairement à la créature de Lautréamont, fait le mal mais ne le sait pas, ne l'accepte pas et s'en défend, fait le mal mais ne l'aime pas et ne pouvant accepter la totalité de la chute, en vient à se pourchasser lui-même, à organiser des battues pour tuer la Bête. Les gens croiront la Bête tuée, et s'en iront rassurés en le proclamant roi. Cependant, les meurtres continueront, les jeunes filles mourront égorgées, ventre ouvert avec au fond de la pupille, l'image horrible et monstrueuse de la Tarasque.

Car la Bête ne peut pas mourir, la Bête, c'est l'homme seul qui veut et ne veut pas sortir de sa solitude.

Malgré Alice, qui le hait et qui l'aime, puisque bientôt, elle viendra se livrer à lui, pour qu'ils meurent tous deux par la jalousie de Lou Desterrat, malgré la bénédiction de l'église sous la croix de Mgr Norvellon, Félicien n'aura pu trouver l'amour que dans la mort.

Est-ce un aveu de la part d'Audiberti? Cette pièce est-elle une confession? Qu'aurait pu mieux nous avouer Audiberti de lui-même?

Splendiblement servie par la mise en scène de Georges Vitaly (elle nous avait déjà été présentée lors du Festival du Marais), cette pièce ne l'est pas moins par ses acteurs. Claude Titre est un Félicien réel et vivant, il n'a pas la compassion faussement morbide que d'autres auraient pu imaginer pour ce rôle. Catherine Rouvel (Alice) n'a rien perdu de sa grâce de danseuse. Combien est admirable ce mouvement de chute dans lequel elle entraîne son partenaire après le coup de fusil de Lou Desterrat (Etienne de Swarte). Jean Bolo (Mgr Morvellon) ne dépasse pas son rôle de fantôme. Seul l'Ermitte (Jean Antolinos), à la figure d'ascète libertin, possède assez de cocasserie, ainsi d'ailleurs que les valets de Mgr Morvellon, pour se faire accepter dans leur rôle.

Drame de l'amour et de la solitude, fête tragique, chacun peut se retrouver dans cette pièce, chacun ne peut que l'admirer.

KUGER.

(1) Au Théâtre La Bruyère.

Jehan JONAS

signera
son premier disque
33 TOURS AZ
pendant l'entr'acte de notre gala
à notre librairie installée dans le hall
de la Mutualité

JEUDI
10
NOVEMBRE
à 20 h. 45

Palais de la Mutualité

24, rue Saint-Victor, PARIS-5^e
(Métro Maubert-Mutualité)

Gala annuel du "Monde libertaire"

Organisé par l'Association pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes
ou profit de son Comité d'entraide

Simone CHOBILLON

présente

Jacques BREL

Charles BERNARD

Jacques BRICE

Marie-Pierre CASEY

GRIBOUILLE

Jehan JONAS

Sonia MALKINE

André VALARDY

Allocution par
Aristide LAPEYRE

Régie artistique :
Suzy CHEVET

Au piano :
Jacques VIGOUROUX

José TORRÈS
et son ensemble

Dès maintenant il est urgent de retenir ses places

Librairie du journal, 3, rue Ternaux, (11^e). - VOL. 34-08. - C.N.T.E., 24, rue
Sainte-Marthe (10^e). - Salle de location de la Mutualité ou près des militants
de la F.A., et à l'entrée du spectacle (Ouverture des portes à 20 heures)



B.-J. WIDICK

par Maurice JOYEUX

SYNDICALISME en péril ?
(Les Editions Ouvrières.)

Le sous-titre de cet ouvrage, qui fait le point et qui est un cri d'alarme que le syndicalisme occidental ferait bien de méditer, nous plonge tout de suite au cœur du malaise qui secoue le mouvement ouvrier. « La leçon américaine » est l'exemple que l'auteur examine devant nous sans indulgence, mais sans excessive acrimonie.

Dans la première partie de son ouvrage, Widick décrit la situation de l'ouvrier américain face à l'automatisation qui, contrairement à ce que nous déclareront complaisamment certains intellectuels, a été la cause directe de l'accroissement du chômage aux Etats-Unis. S'il reste à prouver que le socialisme est capable d'éponger la technique, l'exemple américain nous apprend que le capitalisme le plus dynamique a, lui, échoué, et c'est Walter Reuther qui nous lance cet avertissement dont il faudra se souvenir : « Il nous faut abandonner, dit-il, cette idée que les inventions et les améliorations mécaniques créent toujours plus d'emplois qu'elles en suppriment. »

L'automatisation qui nécessite des ouvriers qualifiés touchant de hauts salaires, a obligé la majorité des usines qui n'ont pas les moyens de s'offrir cette automatisation à rationaliser leur travail, à accélérer les cadences, à faire pression sur les salaires pour abaisser leur prix de revient, et pour rester compétitifs. Et on s'aperçoit que ce monde de la prospérité est une façade qui masque un sous-prolétariat misérable, une cohorte de chômeurs, des milliers de cadres qui, sans emploi à quarante ans, ont perdu l'espoir d'en retrouver, et un prolétariat provincial qui travaille au forceps pour des salaires juste décents.

La seconde partie de ce livre nous trace le visage déprimant d'un syndicalisme sans idéal, en perte de vitesse, et dominé par une bureaucratie au revenu scandaleux, et pour lequel les luttes ouvrières ont perdu tout caractère de classes. Le syndicalisme, lâbas, est une entreprise comme les autres entreprises capitalistes, qui est jugée au rendement, administrée comme une société, et qui lorsqu'elle est pros-

père comme, par exemple, dans les transports, l'électricité ou l'automobile, assure à ses « directeurs » des salaires de banquiers. Mais ce qui caractérise encore mieux l'affaire syndicale aux Etats-Unis, c'est la corruption, contre laquelle tous les efforts de ce qui reste de propre se sont brisés. Dans l'industrie, les leaders syndicaux ont partie liée avec les magnats auxquels ils sont unis par des intérêts communs.

Enfin, dans la dernière partie, l'auteur nous peint quelques portraits de chefs syndicaux, dont celui du président du Syndicat des Camionneurs, Hoffa, la plus belle fripouille que compte le syndicalisme marron dans toute l'Amérique. Celui de John Lewis, également personnage curieux, qui fut à l'origine du syndicalisme américain moderne.

Ce livre est important, en ce sens que la désagrégation du mouvement ouvrier aux Etats-Unis a pris sa source dans une économie de planification que l'automatisation a impulsée. Or c'est justement cette économie-là que nos technocrates se proposent de nous imposer, et si nous ne réagissons pas en Europe, soyons sûrs que les mêmes causes produiront les mêmes effets, et au syndicalisme traditionnel succèdera le syndicalisme à la foire d'empoigne que B.-J. WIDICK nous a décrit avec lucidité.

« CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART » PRESENTE

GRANDS PEINTRES

(Hachette Editeur)

Dans la collection les chefs-d'œuvre de l'Art que publie chaque semaine la librairie Hachette et que nos lecteurs trouveront à notre librairie, rue Ternaux, l'éditeur nous propose une série consacrée aux grands peintres. Les ouvrages se composent d'une courte biographie, d'une étude de la manière, d'une reproduction d'une vingtaine de toiles les plus significatives de l'artiste, avec également une courte notice sur chaque tableau. Cette série qui comprend Goya, Utrillo, Renoir, Modigliani et bien d'autres noms de la peinture moderne ou classique est remarquable par sa diversité comme par la qualité de son texte. Un étui luxueux vous permet de rassembler douze volumes consacrés chacun à un peintre, ce qui peut être au moment des fêtes un cadeau de goût pour un prix raisonnable.

VIVRE EN SIBÉRIE

A. PIERRARD et M. WATRIN (Julliard)

Voici un ouvrage amusant de deux voyageurs décidés à voir dans le périple glacé qu'ils accomplissent à travers la Sibérie le côté plaisant des choses. Bien sûr, la Sibérie pour nous évoque la steppe glacée, la terre ingrate qui, quel qu'ait été le régime, permit à l'Etat de se débarrasser de ses gêneurs. C'est également la contrée mystérieuse au somptueux sous-sol où la Russie puise ses richesses minières. Les auteurs nous rappellent que c'est également un pays où vivent des gens comme vous et moi, avec leurs problèmes que compliquent le climat et les méthodes tâtilonnées d'une bureaucratie tracassière. Ces hommes, des savants, des bureaucrates, des ouvriers, des membres du parti, finissent par déposer le masque et nous pénétrons dans leur intimité ; on s'aperçoit que ce monde qui nous apparaît de loin comme le château de Kafka est composé d'êtres qui construisent une existence sur des bases semblables aux nôtres.

Pourtant, ne nous y trompons pas, si les deux voyageurs ont posé un regard souriant sur le folklore sibérien, ils ont bien vu le mécanisme de la vie sociale et ils nous le décrivent avec ironie et sans ménagement.

Un livre intéressant, documenté, plein de vues originales, et qui, parce qu'il a résolument écarté l'anti-communisme ou le pro-communisme délirant des voyageurs qui se dirigent vers l'Est, nous apprend sur la Sibérie énormément de choses que nous étions avides de savoir.

COLLECTIONS POPULAIRES

■ Le théâtre et son double d'Antonin Artaud (Idées). Voici enfin réédité cet ouvrage d'Artaud qui servit de bible à la génération qui au lendemain de la dernière guerre mondiale entreprit de dépoussiérer les lambris des théâtres officiels.

■ Le culte du moi de Maurice Barrès (L.P.). Voilà un ouvrage qui sera précieux à tous ceux qui veulent comprendre pourquoi Barrès, auteur aujourd'hui bien oublié, eut une influence telle sur sa génération que Léon Blum et ses amis de la Revue blanche y furent sensibles. « Un homme libre », « Sous l'œil des Barbares » qui forment les volets principaux de ce livre, nous donnent une image un peu étonnante de cet anarchisme bourgeois si fort à la Belle Epoque.

■ Les Contemplations de Victor Hugo (L.P.). La collection continue à publier à un rythme régulier l'œuvre poétique d'Hugo. Cet ouvrage qui est un peu le reflet de l'exil, possède des pièces magnifiques où le poète révèle sa métaphysique dans un tumulte de mots, que personne n'a égalé.

■ Roses à crédit de Elsa Triolet (L.P.). Voilà un livre qui n'apportera rien à la gloire de la romancière. Ouvrage de bons sentiments, écrit dans un style populiste souvent fatigant, il reste toutefois le modèle d'une littérature destinée à un certain public conditionné.

■ Les enfants tristes de Roger Nimier (L.P.). Ce livre d'un écrivain qui eut vingt ans en 1945, nous permet de situer le déshantement d'une génération littéraire à la fois insolente et fatiguée dont il ne reste plus grand-chose aujourd'hui.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous

vos livres,
vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez

3, rue Ternaux, Paris (11^e)

C.C.P. Paris 11289-15

Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué.)

Jean ROSTAND accuse
Disque diffusé par le MCAA 8 F

Grands peintres :
Chaque numéro 5

Emile COORNAERT :
Les Compagnonnages 39 F

La Concentration capitaliste 12,30

Henri CLAUDE :
Budapest 1956 6

L'insurrection du ghetto de Varsovie
Présentée par Michel Borwicz 6

Jean ROSTAND :
Maternité et biologie 2,90

Antonin ARTAUD :
Le théâtre et son double .. 2,90

Alan SILLITOL :
Roman, Samedi soir, dimanche matin 9,90

C.-A. Bontemps
vient d'édition un disque dont PUBLICO assure la diffusion.
33 tours, 15 francs.
— Discours sur « Eloge de l'égoïsme ».
— Poèmes dits par l'auteur.

Brochure 1 F
Albert Camus et le syndicalisme
par Maurice JOYEUX

Peter WEISS :
La persécution et l'assassinat de J.-P. Marat 8,50

J.-P. CHABROL :
La gueuse 20

Collection « Pensées et action »
Hem DAY
Socialisme et liberté.
L'Internationale de 1864.
Bakounine, aspects de sa vie et de son œuvre.
L'Inde.
La servitude volontaire.

Disques :

Georges BRASSENS :
Album 149 F

Jehan JONAS :
Chante ses chansons 26,90

André VALARDY :
L'Humoriste polyglotte ... 11

Georges Brassens au T.N.P. 19,95

Disques album : 98 F.

Coffret 3 disques

« Présence d'Albert Camus »

textes et commentaires

dits par l'auteur

Disque diffusé par le M.C.A.A.

Jean Rostand accuse ! .. 8 francs

Collection : poètes d'aujourd'hui 6,90

Lanza del Vasto
par Armand de MAREUIL

Boris Vian, par Jean CLOUZET

Camus, par André NICOLAS

Gaston COUTE 28,80

L'Enfant perdu de la révolte

Théâtre de Peter WEISS .. 3,27

La persécution et l'assassinat de Marat

Fables, de Jean ANOUILH. 2

Shakespeare, dramaturge élisabéthain 4,80

Le racisme devant la science
publié par UNESCO 21

Seconde lettre ouverte aux Algériens, de BOUDIAF .. 1

La révolution permanente
TROTSKY 2,90

De l'esclavage à la liberté	
René VILLARD	5,50
La nouvelle économie	
PREOBRAJENSKY	17,60
Le syndicalisme en péril	
B.-J. WIDICK	11,40
Le compagnonnage du Moyen	
Age à nos jours	20
Budapest 1956	
par F. FEITO	6,90
Oppression et liberté	
Simone WEIL	12
Maternité et biologie	
Jean ROSTAND	2,90
Les minorités érotiques	
Dr Lars ULLERSTAM	18,50
La contraception devant	
l'amour	
Dr L. WEIL HALLE.	
L'amour après 60 ans	
Dr Isadore RUBIN	14,90
Majorité sexuelle de la	
femme	
Dr P. et E. KRONHAUSEN	
15,40	
Sociologie de la sexualité	
Helmut SCHELSKY	4,80

HISTOIRE DES IDEES

A ALBERT CAMUS :	
Ses amis du livre	5
Camus par lui-même, de	
Morvan Lebesque	4,80
ANGEL P. :	
Essais sur G. Sorel	9
BERNSTEIN E. :	
Ferdinand Lasalle	7
BERTH E. :	
Les méfaits des intellec-	
tuels	10
Du « Capital » aux « Ré-	
flexions sur la violence »	
6	
Les derniers aspects du so-	
cialisme	4
BOURDET Y. :	
Communisme et marxisme.	
8,50	
BOURGEOIS N. :	
Les théories du droit inter-	
national chez Proudhon.	
6	
BRIQUET J. :	
Agricole Perdiguier, compa-	
gnon du tour de France	
1805-1875	18

DERY :	
Imre Nagy (la révolution	
hongroise)	16,50
DESSAL M. :	
Un révolutionnaire jacobin,	
Charles Delescluze ...	18
Bianqui et l'opposition ré-	
volutionnaire à la fin de	
second Empire	11
Hommes et choses de la	
Commune	4
Jacques Roux, le curé	
rouge	1,80
Sylvain Maréchal l'égalita-	
taire	9
L'enseignement, l'enfance	
et la culture sous la	
Commune	7,98
Le curé Meslier	30
GRANT G. :	
Pour connaître la pensée	
de Proudhon	3,90
GUERIN DANIEL :	
La lutte de classes sous	
la I ^{re} République 1793-	
1797 (2 vol.)	12,50
HEM DAY :	
Hommage à G. Eckhoud.	
William Godwin, philoso-	
phie de la justice et de la	
liberté	3
L'Internationale de 1864...	
Journal de la Commune de	
1871 (le)	32
JACQUES JULLIARD :	
Clemenceau, briseur de grè-	
ves	4,80
MARX KARL :	
Le manifeste du parti com-	
muniste	2
MAZAUIC :	
Babeuf et la conspiration	
du silence	8
MORTON A.-L. :	
L'utopie anglaise	17,10
PERDIGUIER A. :	
Mémoires d'un compagnon.	
4,50	
POPERIN M. :	
Syndicats et luttes ouvriè-	
res au pays d'Anjou...	
5,70	
PROUDHON :	
Lettres à sa femme	3,70
Lettres au citoyen Rolland	
3,10	
ROMAIN R. :	
Mahatma Gandhi	6
ROUGERIE J. :	
Procès des Communards..	
4,80	
VICTOR SERGE :	
L'an I de la révolution	
russe	27

Il y a dix ans : la révolution hongroise

par **Ambroise LATAQUE**

« On a prétendu que l'U.R.S.S. défen-
dait à Budapest ses intérêts nationaux :
c'est à la fois vrai et injuste. Pour
l'U.R.S.S., pays socialiste, les intérêts
nationaux ne se distinguent jamais des
intérêts du socialisme. »

J.-P. Sartre.

Dix ans, c'est beaucoup pour la mémoire, mais c'est peu pour la « vérité historique », les passions demeurent, surtout si leurs causes débordent largement l'événement lui-même. La révolution hongroise a été plus qu'un soulèvement national, ce fut véritablement le test décisif pour la déstalinisation, elle a montré que le stalinisme n'était pas une anomalie temporaire du communisme d'Etat, mais simplement une extériorisation de sa véritable nature, elle a aussi montré que jamais la dictature du prolétariat ne s'effacerait devant la gestion directe par les ouvriers, même si les conditions en sont remplies comme c'était le cas en Hongrie : industrialisation, prise de conscience du prolétariat. Elle a confirmé que, quel qu'ait pu être l'endoctrinement la première revendication ouvrière demeure toujours la gestion de l'entreprise par les ouvriers, même si celle-ci ne débouche pas toujours sur une contestation de l'Etat et du pouvoir centralisé, quel qu'il soit.

LES EMEUTES

Il faut tout d'abord resituer la révolution hongroise, pour cela quelques dates :

Juin 1953 : insurrection à Berlin-Est

Février 1956 : XX^e Congrès du parti communiste russe, celui de la déstalinisation.

Juin 1956 : émeutes à Poznan.

20 octobre 1956 : Gomulka, élu à la tête du parti, fait le procès de la politique économique stalinienne.

Ainsi les Hongrois espèrent que pour eux aussi, la déstalinisation va se traduire dans les faits : retour de Imre Nagy et l'élimination des Staliniens, Rakosi en tête. Et c'est dans cet esprit qu'ils se rendent aux défilés du cercle Petöfi et de l'Union des Ecrivains du 23 octobre.

Une suite de maladroites vont transformer ces manifestations pacifiques et aux objectifs limités (1) en une révolution qui va se propager dans tout le pays.

La manifestation est interdite, puis enfin autorisée, ce qui témoigne d'un manque certain de sang-froid et de confiance dans l'armée et la police hongroises, manque de confiance qui se trouvera amplement justifié par la suite. Le discours de Gerö, premier secrétaire du parti, attaquant le caractère nationaliste de la manifestation au lieu de répondre aux revendications : essentiellement le retour de Nagy, ne fait qu'envenimer les choses.

Les manifestants attaquent alors l'immeuble de la radio, répondant aux provocations de la police secrète ; l'armée appelée en renfort sympathise avec les émeutiers. Le politburo fait appel, 48 heures trop tard, à Nagy, mais aussi à l'armée russe, qui en fait se dirigeait sur Budapest depuis 2 ou 3 jours.

Les combats se poursuivent dans de nombreuses villes, cependant dans certains cas, l'armée russe fraternise avec les insurgés. Nagy s'efforce de rétablir l'ordre et d'arrêter les combats, ce qui se fait progressivement, un accord est même signé pour l'évacuation des troupes russes qui commence le 30 octobre, retardée par de nombreux incidents.

Un peu partout sont apparus des conseils ouvriers, initiative qui fut même encouragée par le gouvernement, solution de désespoir qui précéda le rappel de Nagy. Ces conseils ne veulent pas remplacer le pouvoir officiel, ils veulent simplement faire pression sur le gouvernement pour le retour de Nagy, l'évacuation des troupes russes, et la réorganisation

de l'économie. Mais avec les événements, ils vont prendre en main l'économie, payant les ouvriers, distribuant les vivres, organisant la défense contre les chars russes.

LE GOUVERNEMENT NAGY

Nagy arrive au pouvoir en pleine révolte contre les soldats russes, avec la grève générale décidée par les conseils ouvriers. Il doit donc négocier avec la Russie et aussi avec les conseils, il reçoit ceux-ci et se trouve devant une décision inévitable à prendre : le retrait du pacte de Varsovie et l'évacuation des troupes russes de toute la Hongrie. C'est ce qu'il annonce le 1^{er} novembre à Andropov, ambassadeur soviétique.

Le 3 novembre Nagy forme un nouveau gouvernement, et chose extraordinaire, on y voit réapparaître les anciens partis balayés par le stalinisme, les sociaux-démocrates, les petits propriétaires. Ce sera l'argument essentiel pour affirmer que l'on se trouve en présence d'une contre-révolution, et par là même justifier la seconde intervention russe. On peut cependant citer Tildy, leader des petits propriétaires, qui déclare le 2 novembre : « La réforme agraire est un fait acquis. Bien entendu, les kolkhoses disparaîtront, mais la terre restera aux paysans. Les banques, les mines demeureront nationalisées, les usines resteront la propriété des ouvriers. Nous n'avons fait ni une restauration, ni une contre-révolution, mais une révolution. » Ici, l'obligation dans laquelle s'est trouvé Tildy de faire cette déclaration importe plus que la sincérité de son propos.

Malgré les promesses soviétiques, leurs troupes continuent à entrer en Hongrie, les soldats croyant combattre des fascistes et même des Américains. C'est alors le choc inévitable, les Russes, prudents, attirent l'état-major hongrois dans un guet-apens et le 4 novembre à l'aube, les chars russes entrent dans Budapest, amenant dans leurs cantines Kadar qui avait déserté le gouvernement Nagy le soir du 1^{er} novembre.

L'ECRASEMENT DE LA REVOLUTION

Rapidement, l'intervention russe, minutieusement préparée avec de nouvelles troupes, de nombreux soldats s'étant retrouvés en Sibérie après la première intervention, vient à bout des ouvriers et paysans armés et d'une grande partie de l'armée hongroise. Nagy et des membres de son gouvernement se réfugient à l'ambassade de Yougoslavie, ils seront arrêtés à leur sortie le 22 novembre, puis exécutés, malgré les promesses soviétiques. Kadar a ainsi le champ libre pour réorganiser le pays et se livrer à une terrible répression, 2 000 exécutions, 20 000 emprisonnés, 200 000 émigrés.

Grâce à une aide massive de la Russie et de la Tchécoslovaquie, Kadar fera connaître à la Hongrie un bien-être inconnu qui fera oublier beaucoup de choses.

L'OPINION INTERNATIONALE

Il est assez curieux que cette révolution ait fait la presque unanimité des pays étrangers sur sa nature soi-disant contre-révolutionnaire, les pays « socialistes » justifiant l'intervention russe, les pays occidentaux étant prêts à accueillir la Hongrie dans leur camp. Ce qui fait que jamais révolution n'a été si mal comprise, les journaux de l'époque rivalisant de mensonges et d'omissions, « l'Humanité » affirmant que les conseils sont « constitués par des aventuriers et des éléments du lumpenprolétariat » et que ce sont les ouvriers hongrois qui se battaient contre des fascistes.

La presse occidentale et surtout la radio ont joué un rôle d'excitation peu reluisant, Nagy est peut-être allé jusqu'à croire que l'ONU protégerait sa neutralité, c'était trop lui demander !

Pour la France et l'Angleterre, celles-ci

étaient trop occupées à « l'expédition » de Suez pour s'inquiéter de la Hongrie.

LES CONSEILS OUVRIERS

Du 24 au 28 octobre se formèrent partout en Hongrie des conseils ouvriers, spontanément et très souvent sur l'impulsion de membres du parti.

On a pu connaître leurs revendications par les postes radio qu'ils contrôlaient, ils ont, au début, assuré la marche administrative des provinces, ravitaillement, paiement des ouvriers, puis leurs revendications politiques, qui primitivement visaient au retour de Nagy, devinrent plus précises, ils imposèrent le retrait du pacte de Varsovie, demandèrent le départ des troupes soviétiques et la disparition des traces de l'ancien régime, traces qu'ils avaient fait disparaître dans leurs usines, délégués des syndicats et du parti chassés, dossiers de mouchardage détruits...

Leur préoccupation essentielle était d'assurer la marche des usines par une gestion directe des ouvriers, gestion qu'ils croyaient possible sous le gouvernement de Nagy. Mais lors de la seconde intervention soviétique, leur analyse alla au-delà, ils envisagèrent une véritable fédération des conseils ouvriers, projet étouffé dans l'œuf par l'armée rouge (2).

Ils continuèrent à négocier avec le gouvernement Kadar, mais celui-ci reprenant la situation en main arrêta près de 300 membres des conseils du 5 au 8 décembre, les derniers membres des conseils furent emprisonnés en juillet, la dissolution officielle datant de décembre.

Ces conseils ont donc constitué une force spontanément organisée qui avait des revendications socialistes et qui s'opposait à l'appareil communiste, ce n'était pas un retour en arrière mais une véritable révolution, et en aucun cas « cette fête, qui selon M. Sartre, est la preuve que les masses demandaient un « gomulkisme » hongrois : rien de plus, rien de moins ». Et c'est en essayant de voir ces réalités que l'on peut dire que la révolution hongroise a montré que le « socialisme » des pays de l'Est n'a pas plus résolu ses contradictions que le tsarisme ou le capitalisme qui ont eux aussi vu ces révolutions, on ne peut séparer la formation des conseils ouvriers en Hongrie de celle des soviets en Russie en 1905 et 1917 ou de celle des conseils allemands de 1917 à 1919.

DES SOVIETS ET DES CONSEILS

Il y a cependant un certain nombre de différences entre ces expériences historiques. Les conseils hongrois eurent en effet des revendications nationalistes, qui s'expliquent par la véritable colonisation que la Russie faisait subir à la Hongrie, ce nationalisme peut expliquer, en partie, la grande confiance qu'ils eurent en un gouvernement centralisé, alors qu'en Allemagne, à la fin d'une guerre revancharde, et par lassitude de celle-ci, des conseils firent rapidement sécession, formant la république des conseils de Bavière sous l'impulsion des anarchistes Landauer et Mühsam, et de Ernst Toller. La peur de perdre le pouvoir des conseils hongrois peut également s'expliquer par une propagande stalinienne empêchant toute autre forme de pensée.

La révolution hongroise restera pour nous, une étape importante car « les soviets anti-soviétiques, ces conseils-ouvriers anti-staliniens, nationalistes, démocratiques, qui ont surgi avec une spontanéité surprenante, comme par un coup de baguette magique, dans les centres industriels de la Hongrie, démontrent en même temps qu'on peut toujours faire confiance à la spontanéité, à l'esprit créateur de la classe ouvrière » (3).

(1) A ce propos, voir les 10 points du Cercle Petöfi réclamant le retour de Nagy et l'établissement d'une démocratie socialiste.

(2) Nombreux articles sur les conseils ouvriers hongrois dans « Socialisme ou Barbarie » (nos 20 à 23).

(3) F. Feljö, « Esprit », n° 12, décembre 1956 ; auteur, entre autres, de « Budapest 1956 » paru récemment dans la collection « Archives ».